

ERIC DE HAULLEVILLE

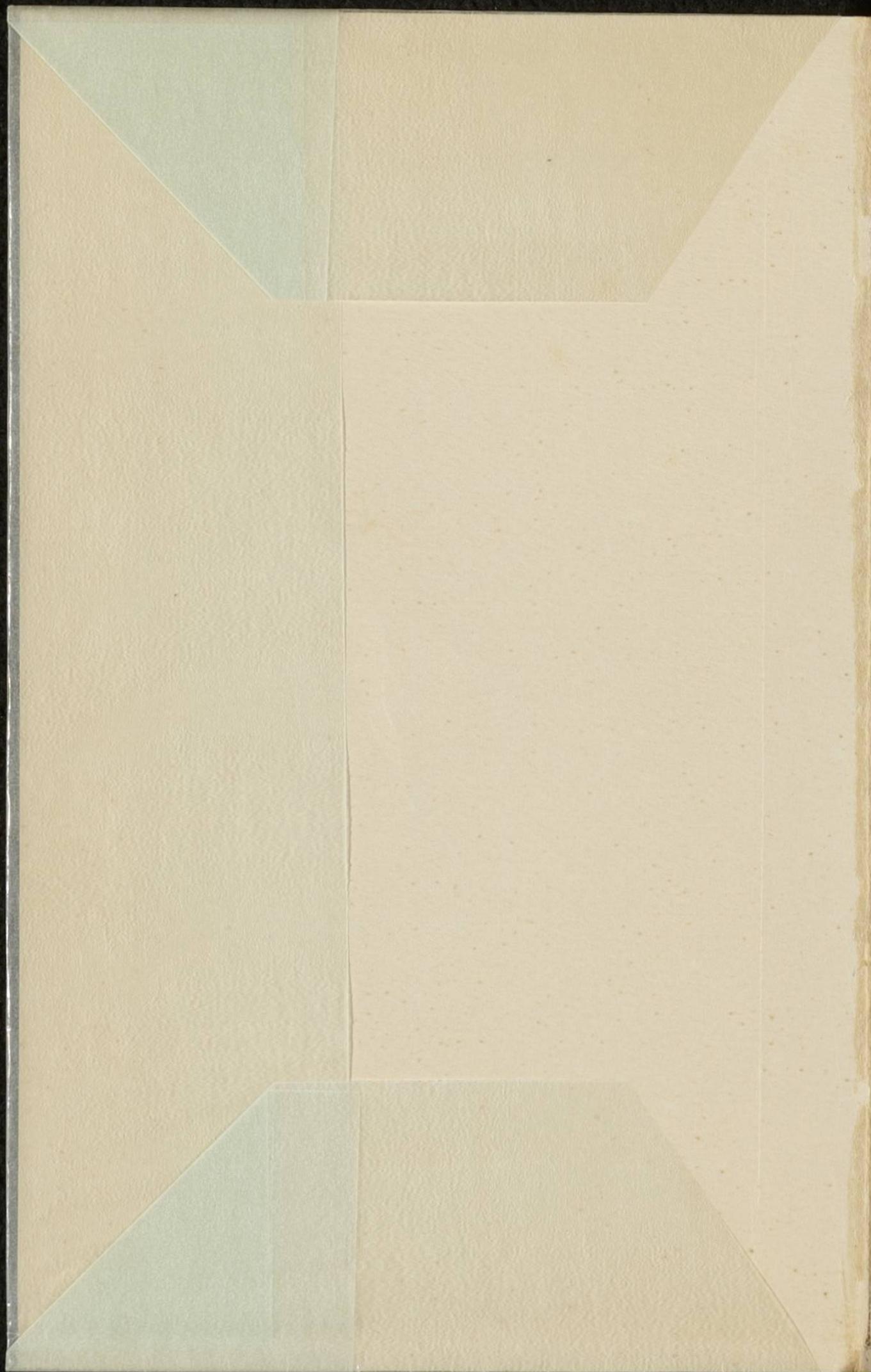
L'ANNEAU
DES ANNÉES

suivi de

TRAMONTANE

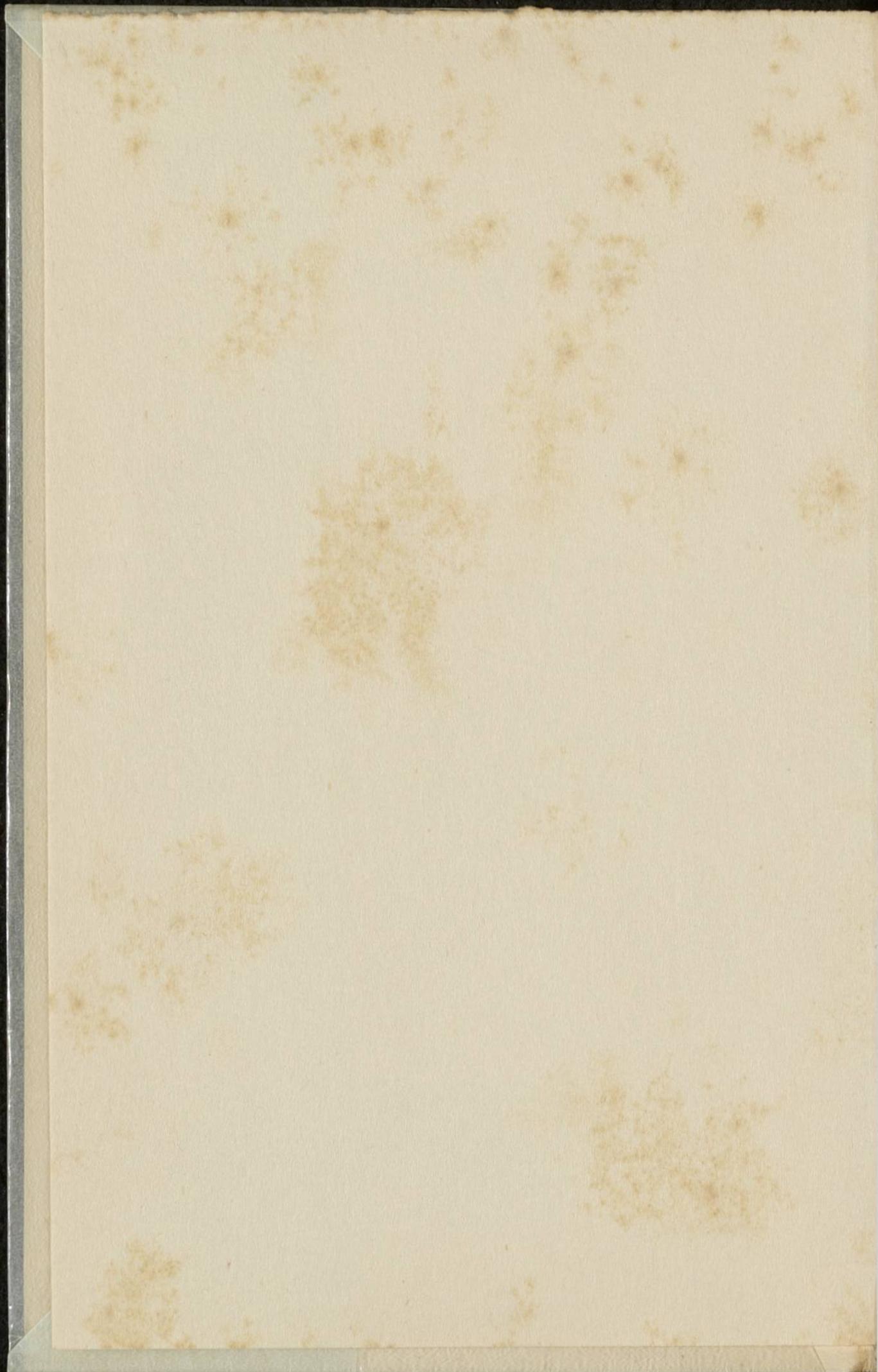
et d'une nouvelle inédite

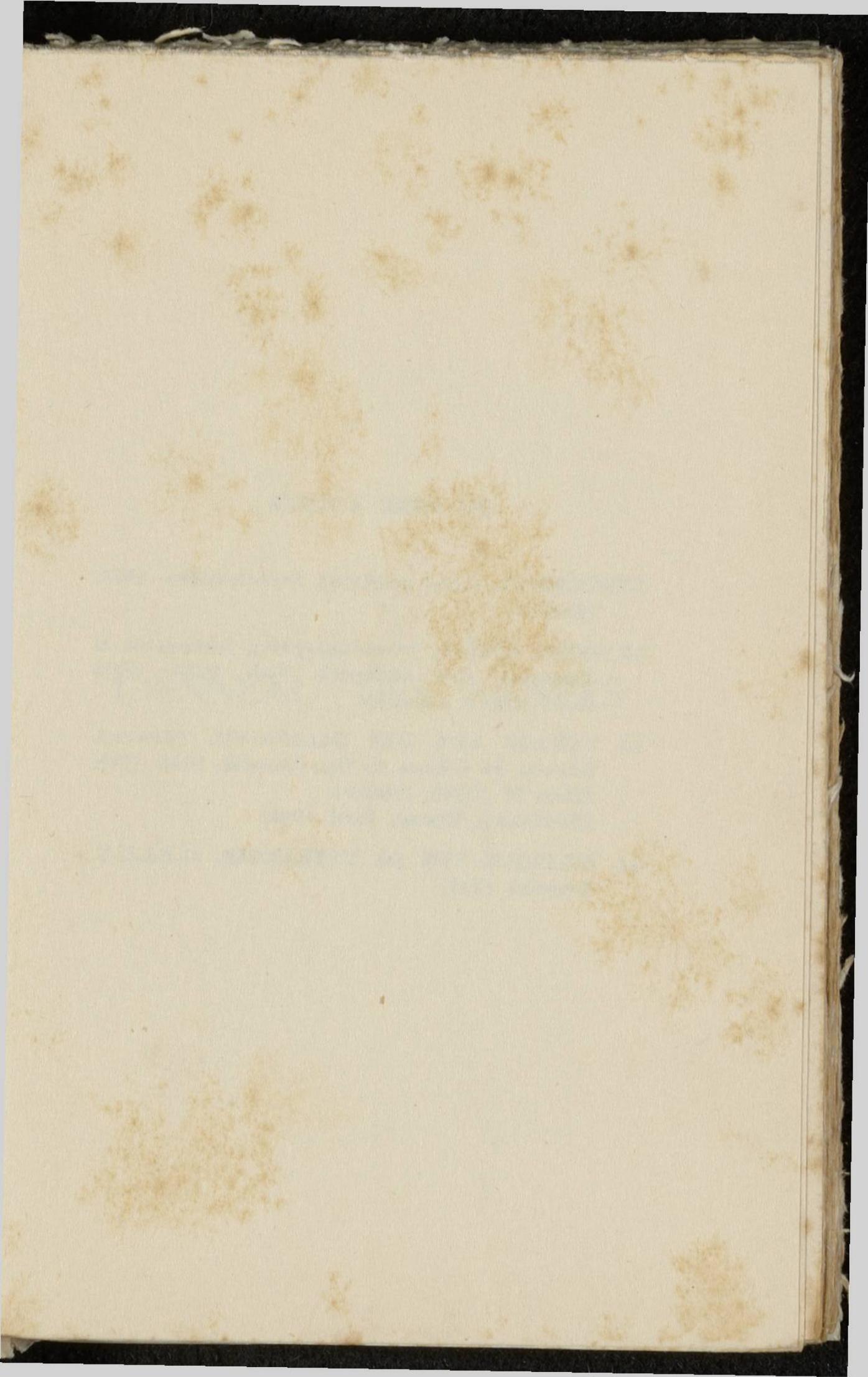
LA MAISON DU POÈTE



MA

17946 .





DU MÊME AUTEUR :

DENOÛMENT, (*Livre poétique*), Paris-Bruxelles, 1923.
(épuisé).

LE GENRE EPIQUE, (*Autobiographie*), Editions de la
Montagne, chez Gallimard, Paris 1930. (Prix
Picard 1931). (épuisé).

LE VOYAGE AUX ILES GALAPAGOS, (*Roman*),
Editions des Cahiers du Sud, Marseille 1934. (Prix
Albert I^{er} 1936), (épuisé).
(Réédition), Grasset, Paris 1936.

LA BELGIQUE VUE DE L'ETRANGER, O.B.L.U.T.
Bruxelles 1937.

L'ANNEAU DES ANNÉES

Il a été tiré de cet ouvrage 12 exemplaires
de luxe sur Hollande, numérotés de I à XII,
20 exemplaires sur Featherweight fort,
numérotés de 1 à 20, 50 exemplaires sur
Featherweight, numérotés de 21 à 70 et
500 exemplaires sur Vélin blanc

ERIC DE HAULLEVILLE

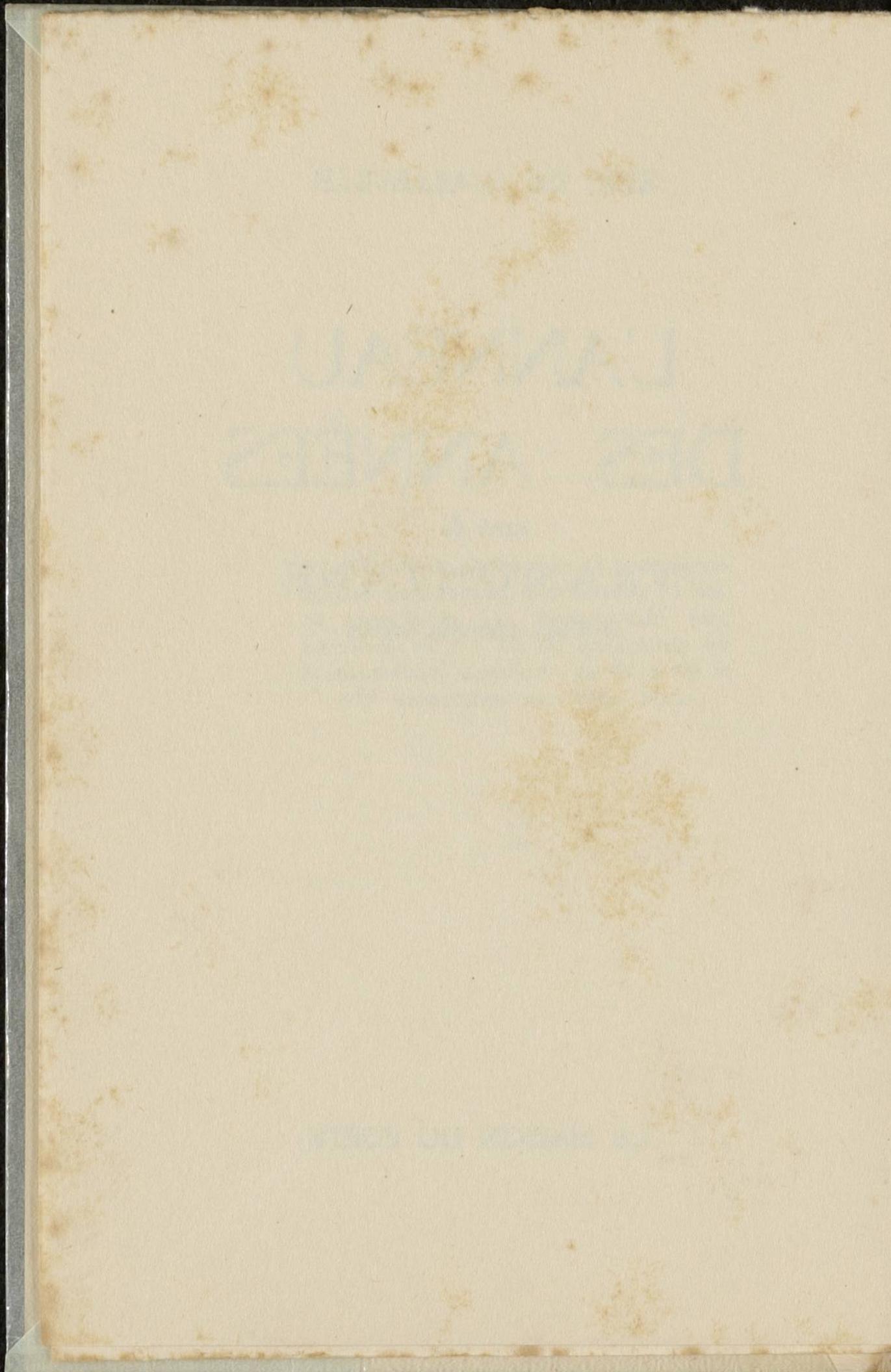
L'ANNEAU
DES ANNÉES

suivi de

TRAMONTANE

et d'une nouvelle inédite

LA MAISON DU POÈTE



AVERTISSEMENT

Le poète Eric de Haulleville a toujours mêlé le vers à la prose.

Dans son premier ouvrage « Dénouement », les curieux « Commentaires de Lamartine » en prose terminaient un recueil de nombreux poèmes en vers libres. C'est au contraire sur des vers que s'achevait « Le Genre Epique », ensemble de poèmes en prose dont le plus important et sans doute le plus riche de signification était le mystère de « Tramontane », mythologie en quatre parties.

A certains égards tout « Le voyage aux Iles Galapagos » qui revêt la forme du roman n'est qu'un seul poème en prose.

Il nous a paru intéressant aujourd'hui de réunir en un seul volume presque toute l'œuvre en vers du poète. La très grande partie en est inédite. Nous avons emprunté quelques poèmes en vers à « Dénouement » et au « Genre Epique », car ces deux ouvrages qui ont toujours été rares sont aujourd'hui introuvables.

Voici les emprunts que nous avons faits :

La Première Partie de « L'Anneau des Années » est reprise à « Dénoûment », à l'exception du poème « Neige » resté inédit, qui date de 1923.

La Quatrième Partie est un extrait du « Genre Epique » : autobiographie.

Les deux premières chansons de la Seconde Partie appartiennent à « Dénoûment », la troisième au « Genre Epique » et les Sept « dits » qui succèdent, à une nouvelle restée inédite « Le Peintre Emile Feu » (1) de même que « Marine Familère ». Tout le reste est inédit.

En établissant l'œuvre en vers d'Eric de Haulleville, nous avons pensé qu'à travers une utile diversité apparaîtrait l'unité d'inspiration du poète, variant les mètres et la prosodie selon l'objet de sa contemplation.

La succession des poèmes épouse la courbe du développement de l'œuvre de l'auteur. D'ordre logique donc, elle est aussi d'ordre chronologique, avec

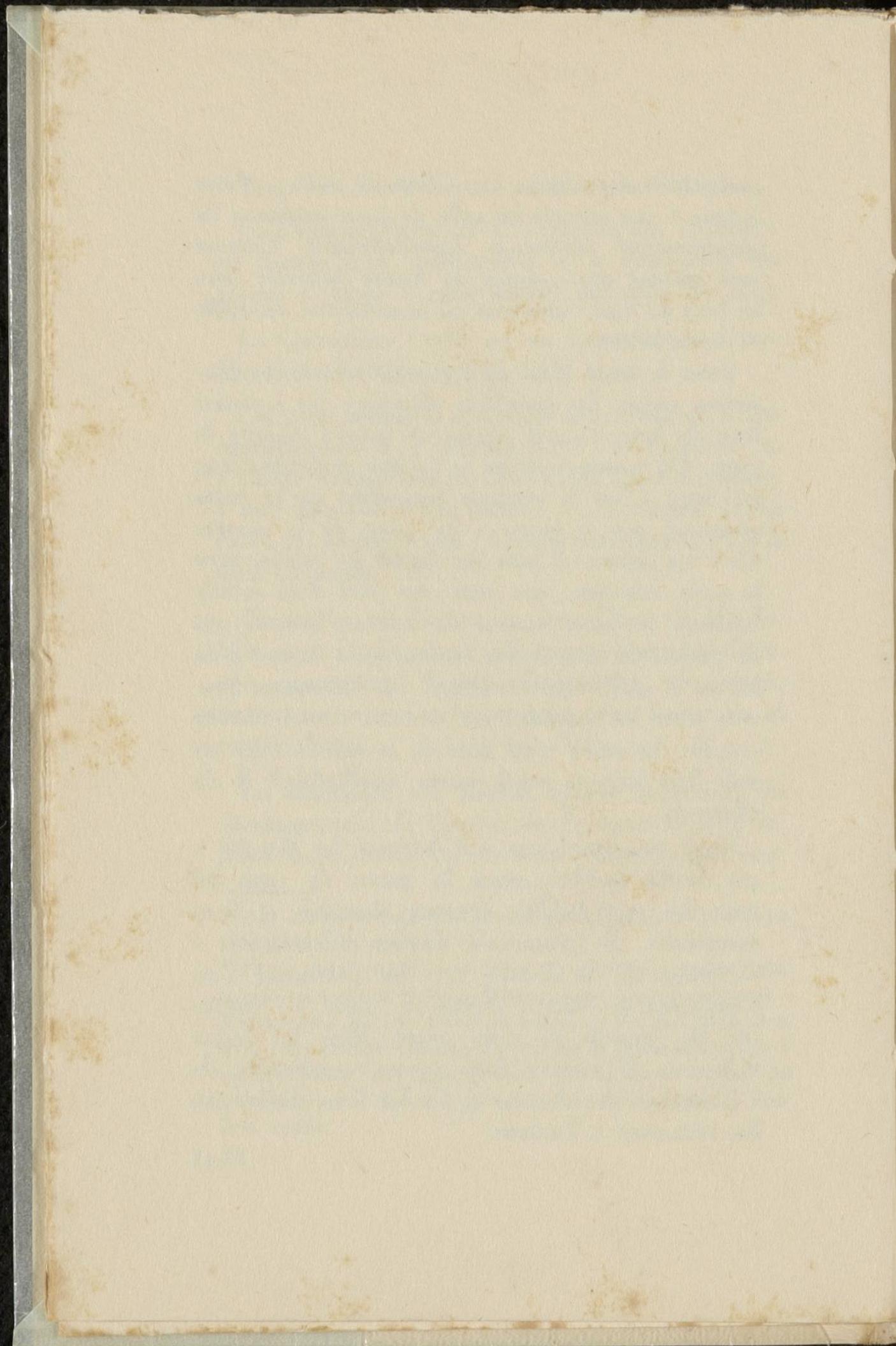
(1) Ce livre était sous presse quand nous est parvenue la nouvelle de la mort du poète.

Nous avons voulu compléter ce recueil de poèmes par la publication intégrale de deux œuvres trop peu connues : *Tramontane sur son grand cheval* et *Le Peintre Emile Feu* d'où sont extraits certains de ces dits et chansons. Ceux-ci cessent donc de figurer dans la seconde partie de *L'Anneau des Années* pour se trouver replacées dans leur cadre.

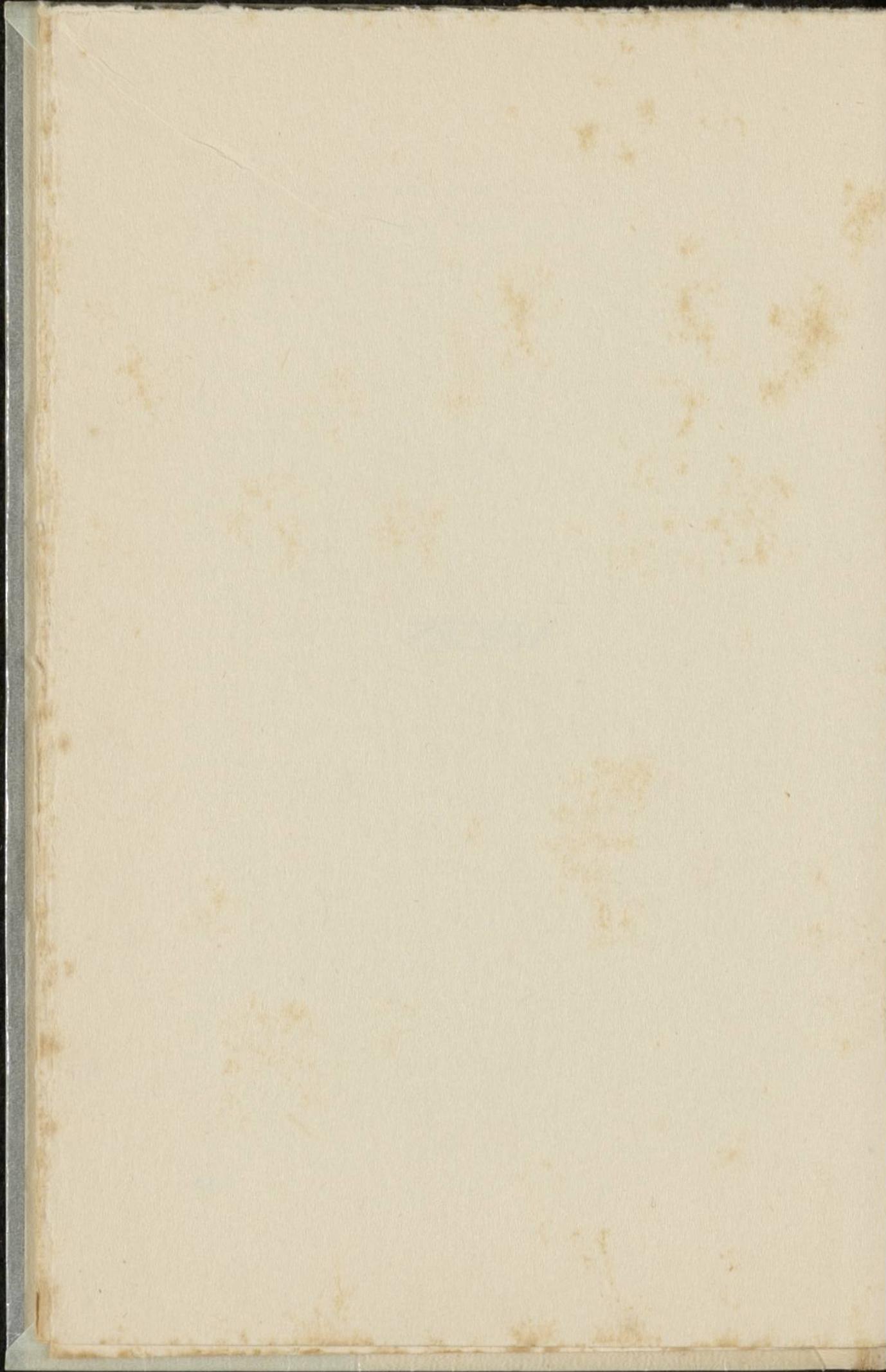
quelques transpositions cependant de poèmes d'une époque à une autre à laquelle, de toute évidence, ils appartiennent davantage spirituellement. Ceux-ci sont surtout des poèmes de bonne humeur, jeux ou feux de lune, fantaisies ou consolations du poète en toute saison.

Voici le tracé idéal de l'ouvrage. Après les premières neiges, les premières chansons, les premiers feux de lune, l'esprit épique et lyrique domine le poète. Un monde inconnu se soulève et s'exalte sous ses yeux. C'est le moment cependant où le poète accomplit une « pause » au cours de la montée dans son œuvre. Il jette un regard en arrière, écrit la suite enfantine, une fuite. Au seuil d'un monde nouveau le poète entend la candeur puérile qui lui permet de comprendre l'enfant qu'il ne sera plus jamais et qu'il restera toujours. Les naissances peuvent alors se succéder, les amarres seront bientôt coupées. Le poète n'est plus de ce monde mais en exil. Son langage est-il encore intelligible ? Il s'y efforce.

Nous ajouterons que « L'Anneau des Années » qui devait paraître avant la guerre de 1939 fut avec des vers inédits, diverses ébauches et trois manuscrits de prose (« Contes Charmants », « L'Avenir de la Culture », « Le Testament d'un Condamné à Mort : études et essais ») perdus par les hasards de cette guerre dans les fossés d'Amiens. Il existait deux copies vagabondes de « L'Anneau des Années ». Ce fut l'une d'elles qui fut retournée à l'auteur.



NEIGES



CAPITAINE A SON BORD

Si moi j'étais toi je me tiendrais à ma table
m'écrire des vers âpres et doux
et les aimer tout un jour.

Ce sera volontaire un combat, front à front.
ce sera dans le haut de ma tête
parmi les ailes touffues et libres
un oiseau blessé !

Si moi j'étais toi que j'évitais ma table !
J'irais bâtir spacieuse ma vie
j'irais sur les mers avec moi-même,
et loin de moi m'égalier.

Poëte blessé,
sur les lèvres le goût du sang,
ouvre sur toi-même la croisée :

Le jour baisse. Voici ta chambre se peupler,
ton corps seul lumineux être la voile unique.
Tu connais la folie à vouloir s'évader
hors Dieu qui est en soi.

ENFANT PRODIGE

I

Table rase. Table nue.
Ta vie est devant toi sur la table.
Oublie. Je suis là.
Donne-moi tes mains. Ouvre-les.
O mon ami qui m'as trahi
Qu'as-tu fait de ce que je t'ai donné ?
J'avais cru autrefois
Que de tes mains jaillirait
Un essaim d'oiseaux et de fleurs.

II

Déjà tu la fais ta pirouette.
Si longtemps je t'ai veillé et créé,
Veux-tu ton salaire ?
Rappelle-toi sous le pont de Dusseldorf
Où les trams rampaient comme des chenilles
Ce gosse faire la roue sur le sable du Rhin.
Son corps gracieux était un trèfle à quatre feuilles.
Certes, il méritait quelques pfennigs.
Est-ce cela que je recevrai
Et te crois-tu quitte envers moi ?

POÈME D'AMOUR

La forêt, votre grande amie, est là
S'ouvre comme l'espérance,
La forêt, votre amie
Comme une porte qu'il faut pousser.

Elle se tend, se cabre comme un cheval,
Se tend et sur vous replie les jointures.
L'étau serre. Les mâchoires.
Votre amie vous possède.

La forêt est pleine de brumes et d'encens, pleine
d'oiseaux,
Pleine d'encens et de musique
Secoue du soleil
Se secoue comme un chien.
Baignez vos mains dans la forêt.

Les arbres bourdonnent comme des ruchers.
Les feuilles comme des mots.
Les feuilles comme des lumières.

La forêt riche comme un pauvre,
Met son cœur à nu,
Vous ouvre ses veines et ses chemins,
Votre cœur,
Chante.
La forêt votre amie vous aime.
Baignez vos mains dans la forêt.

— Pas la forêt, pas la forêt ! La mer, la mer.
Le large, l'étendue,
L'ivresse !

Pas les bruits, mais l'accord unique.
Ni les chemins.
La plaine !

La mer, la plaine,
Ne se pare pas, ne se dépouille pas.
Elle est nue.
Ne vous aime pas, ne vous demande rien.
Ne se donne pas, mais vous prend
Et vous n'êtes rien.
Vous prend et vous rejette.
La mer, la puissante et la forte
Ne change pas d'âge.

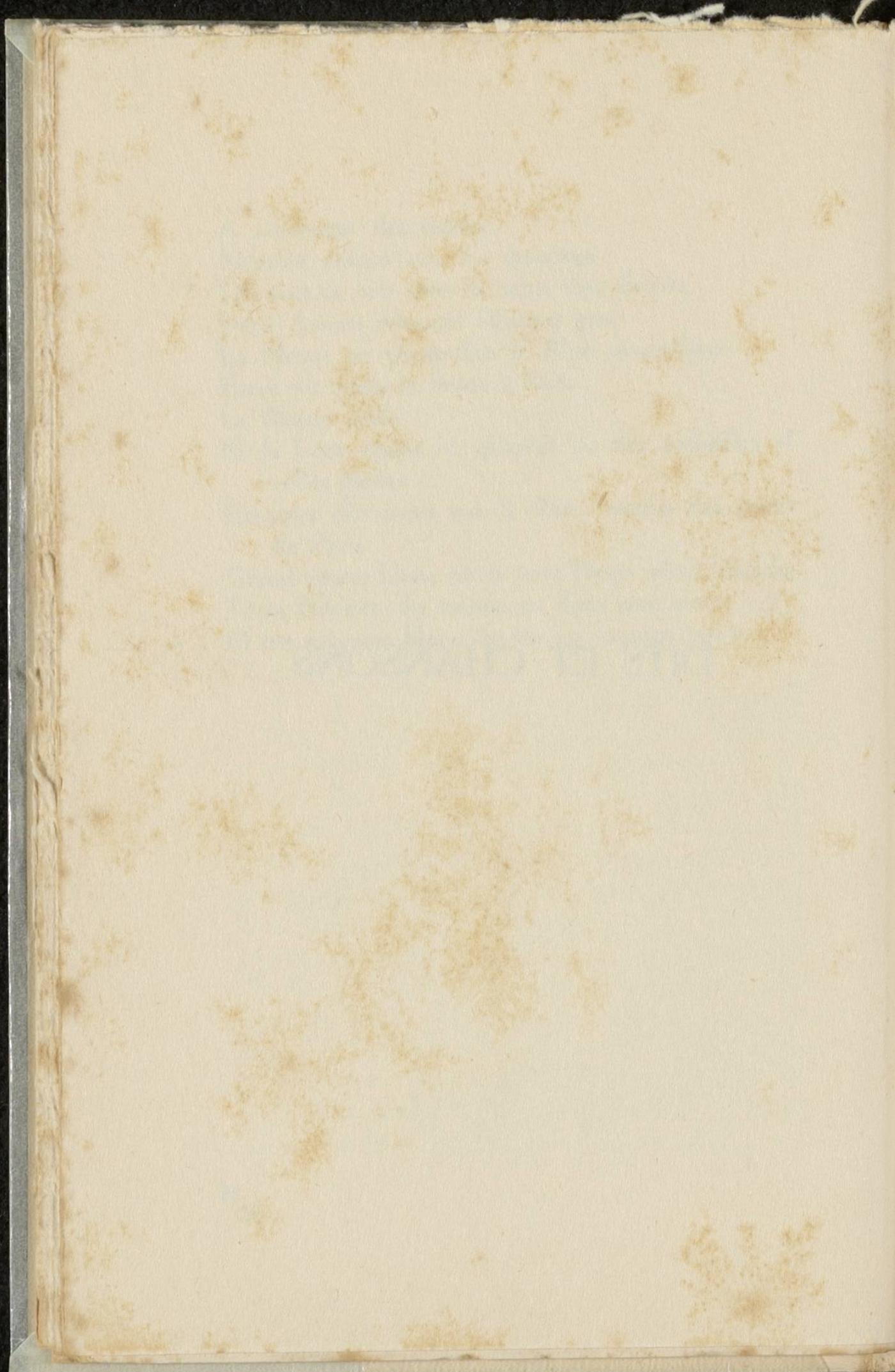
Vous vous donnez à la mer et vous l'aimez.
La forêt se donne et vous aime,
Généreuse comme un pauvre.
La mer est riche.

NEIGE

O jour d'hiver,
Neige neige tombée !
Mille abeilles sur la terre
Chapeaux légers, dans l'air mille pailles légères
A ma joue Olga les rubans de ta coiffe
O ma neige Grand Paon blanc de Norvège
Neige neige qui brûles
Couchée sur la croix
Sur la terre sur la neige qui brûle
Une floraison de roses
O mes rêves moi-même ma terre !
Soir de ce jour,
Reflet du ciel sur la terre, de la terre sur le ciel
De Dieu sur moi-même
Infini sur Infini
Neige mille voix étouffées de l'homme !
La Terre est vaste et mon amour comme la neige
est dessus.
C'est l'été dans les Sud Amériques
Dans les fièvres malsaines aux Guyanes mes frères
sous les coups de mes frères

A construire des routes
Meurent autant que les mouches
Où sont ce soir sous la neige mes fleuves
Dans Anvers désossée l'Escaut gras
La Meuse en pantoufles le Rhin magnifique
Entre ses quais la Seine à Paris
Le Rhône aride
Et la Loire étalée où glissent les îles corbeilles et
celles étoiles
Rumeurs des ponts sur le Rhin remous des ponts
de Paris
Grand amour blanc sur la terre Neige odeur blanche
Toute l'histoire du monde est dans mon cœur
Et ton royaume blanc comme un paysage infini.

DITS ET CHANSONS



MELANCHOLIA I

Un éléphant se baladait

Dans ma salade

— Bel éléphant, bel éléphant pourquoi te balades-tu

Dans ma salade ?

— J'aime la salade, j'aime ta salade

— Bel éléphant, je suis bien malade

— Mange de la salade, mange ta salade.

MELANCHOLIA II

La mère à Martin
Est morte de grand matin.
Il s'en va prendre son bain
Dans la rivière, dans la rivière.
Deux canards ont passé.
Margoton vint à passer.
— Mère a trépassé
Viens chez moi repasser.
J'ai du coton dit Margoton.
La mère à Martin
Est morte de grand matin.

DROIT DE BOURGEOISIE

à Pierre JANLET

La maman travaille
Pour faire de ses petits
Deux petits bourgeois
Ils vont éclore les petits bourgeois
Les sales petits bourgeois.

SCIENCE ET VOYAGE

J'aime rêver au bord de la rivière
aime arriver au port du rêve
aux Portes de Trésor
sur l'Or de la rive
du Pérou.

VOIE LACTÉE

J'ai vu la femme à papa manger de la tarte
Et ne pas m'en donner
J'ai vu l'étoile à maman détacher les dattes
et m'inonder de lait.

MARINE

Je t'apporte un soulier de la mer plein de moi
Son talon, ses deux yeux ne dansent que pour toi
Mais si par caprice, si tu aimais les fraises
Il irait, irait les cueillir sur la falaise.

ADIEU

Lord Roberts a perdu son archet
Louise a perdu son âme
Suzanne a perdu son âme
Mais Jean a perdu son sachet
Et tire redire redonc dac la laine
Jean sait quand il reviendra
Et vogue sur la plaine, vogue sur la plaine
Et dire redonc dac la laine
Une femme n'est pas un rat, une femme n'est pas
un rat.

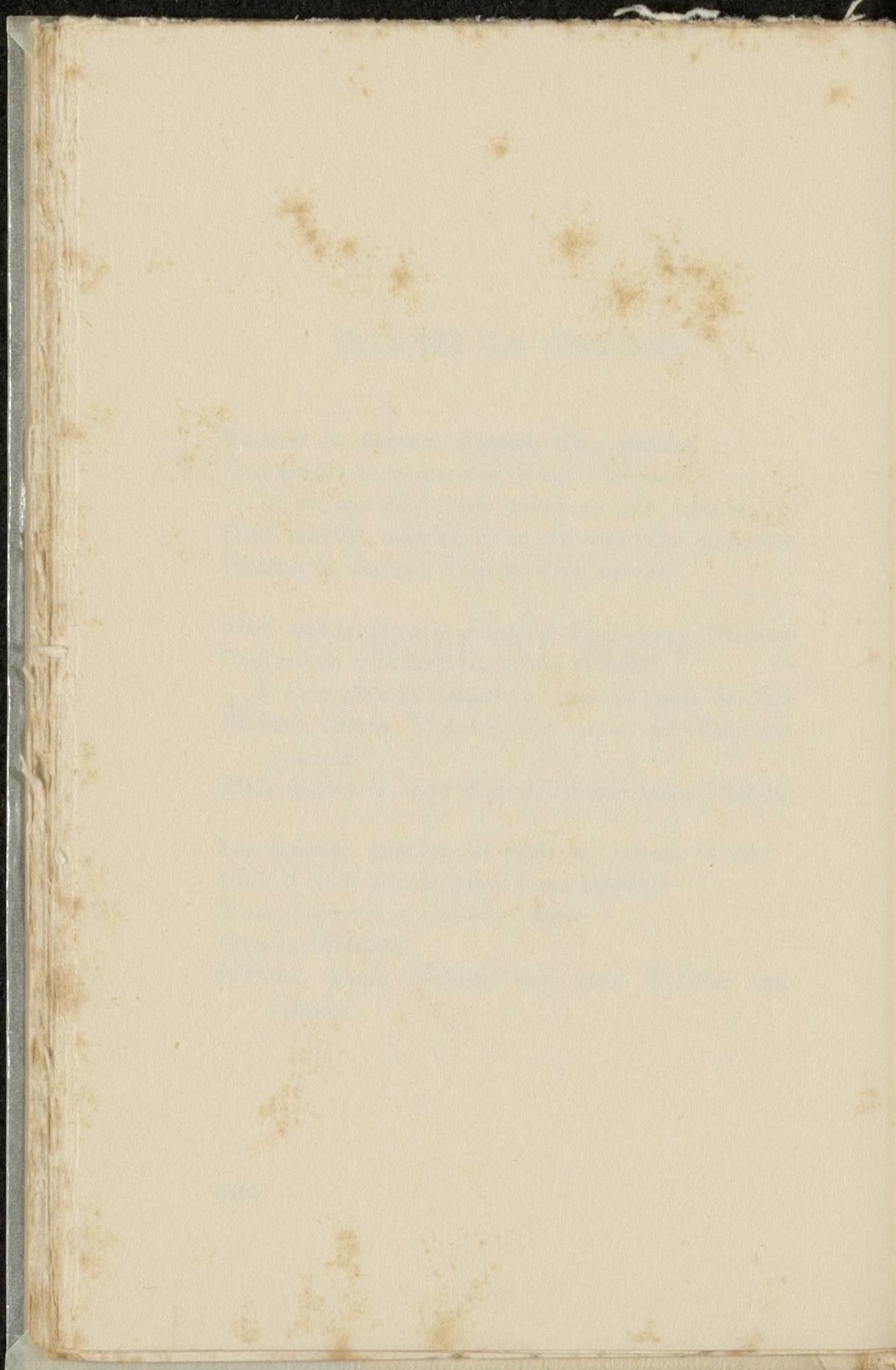
ECOUTEZ LA CHANSON

Ecoutez la chanson d'amour d'un matelot
Qui aimait à mourir une jeune Malaise
— Ne va pas sur la mer, restes au port, bateau
Beau matelot, matelot, tu as pris mes yeux et ma vie
Ecoutez la chanson d'amour d'un matelot

Mais sachez la mort d'amour d'une jeune Malaise
Qui aimait à la mort un jeune matelot
— Il n'est plus de saisons ni plus de mois de Mai
Malaise, jeune Malaise aux yeux d'étoiles que
j'aimais
Mais sachez la mort d'amour d'une jeune Malaise

Les bateaux quittent les ports et courent la mer
Mais il n'est pas de pays, à ma fantaisie
Pour chanter une chanson amère
Que la Malaisie,
Malaise, jeune Malaise aux yeux d'étoiles que
j'aimais.

FEUX DE LUNE



LE GROS PETIT POIS

Il y avait trois p'tits hommes
Qui allaient au bois
Casser des noix
Ils entendirent des voix
Des voix dans le bois

J'entends les cloches de Rome
J'entends la cloche de bois
J'entends la cloche des rois

Il y avait trois p'tits hommes
Qui allaient au bois
Semer des pois
Ils virent la lune dans la brume
La lune dans le bois

Je vois le grand roi de Rome
Je vois le p'tit roi des bois
Je vois le bois de la croix

Il y avait trois p'tits hommes
Qui allaient au bois
Ramasser du bois
Ils rapportèrent la lune
La lune de bois

J'entends le violon du roi
Je vois les monts de la noix
J'avale un gros petit pois.

LE LUSTRE DE CRISTAL

On a perdu le lustre de cristal
Est-il à Venise, est-il en Bohême ?
Les Vénitiens, les Bohémiens
L'ont-ils emporté,
Et dans leur jardin l'ont-ils planté ?

Est-il à Angoulême ou à Brême ?
Est-il d'arsenic ou de véronal ?
Est-il à Nice, à Vérone, à Ronceval ?
Est-il devenu amiral ?

Cherchez rustres, le lustre
Le lustre de cristal
Du val Saint Lambert

C'est le Christ et Saint Norbert
Qui ont soufflé le verre
Mais n'est-ce pas le cristal
Que cherche Perceval ?

Qui a perdu le lustre de cristal ?
Christine ! quand elle l'a montré au chevalier
Perceval
Qui l'a percé quand il l'aperçut
Le lustre de cristal
Que Christine a perdu.

NAISSANCE DU DRAGONNIER

Dragon pour plaire à la reine
Dragée fille de Rolon
Donna les dragées empoisonnées
 Au dragon

Le dragon dans un souffle empesté
Cracha ses dents de porcelaine
Que Dragon offrit à la reine
Pour remplacer les dragées

Le cuisinier de la reine
Les confit dans le miel
Et la reine crachait au ciel
Le noyau de porcelaine

Pour chaque noyau craché
Il poussa un dragonnier.

PÊCHE A LA LUNE

à HENRI D'URSEL

Il y avait trois p'tits hommes
Qui allaient au bois
Pêcher la truite
Sous le toit
Du bois

C'est la lune, la lune qu'ils ont pêchée
Belle comme le jour, la nuit ou le péché
Belle comme au printemps la fleur du pêcher

Ils ont sonné les cloches de Rome et de Pampelune
Les petits hommes qui ont pêché la lune

Ils ont rapporté à la reine son soulier
Sa flûte au berger
Au roi de Rome son hochet

C'est la lune, la lune qu'ils ont pêchée
Les trois petits hommes qui allaient au bois
Ils ont joué de la flûte du berger
Et du violon du roi

Lune de gala couleur de réséda
Lune, o lune, o reine de Saba
Le dimanche et le jour de Sabbat,
Disaient-ils nous aimons tes falbalas
Lune de gala couleur de réséda

Il y avait trois p'tits hommes
Qui allaient au bois
Casser des noix
Semer des pois
Et manger des pamplemousses

Ils ont mangé la lune sur la mousse
Dans les bois de Pampelune
- Au ciel plus de pelouse, à la nuit plus de blouse -
La lune réséda, la lune rousse
La lune.

INCONVENANCE DU MATIN

J'ai frotté tes lèvres avec la peau des raisins
Et j'ai pris pour tes yeux leurs pépins
C'est alors que tu m'as dit : pépine moi, mon mutin
Je t'ai dit : Je préfère te butiner, mon lutin
Pour ma récompense a brûlé le feu d'artifice
De l'écrin de tes artificesses.

CATASTROPHE

On a retourné les panier et les poches
Vidé les tiroirs des armoires
Grimpé aux escabeaux et escaliers
De paliers en strophes
Retiré les échelles du ciel
Les chenilles du miel
Soupçonné les proches
Suivi les trains et les trams
Soulevé les roches
La famille n'évitra pas le cathadrame.

EN GUERRE

Quatre sabres de bois
S'en allaient à la paille
Pêcher la mitre
Et le qu'en-dira-t-on

Vêtus de bleu roi
Ils suivaient les rails
Sautaient la frite
Chantaient les dictons

Ils ont couché en joue la belle Aurore
Emprisonné l'Anjou dans la bague du jour
Bu toute la Norvège au profond des fjords
Et ravi les hortensias des Açores

Quatre sabres de nougats
S'en allaient à la cueillette
Croquer la noisette
Et brûler la mitraille

En maillots roses hagards
Ils suivaient les cortèges
De hasards en bazars
De Cortez en Pizarre

IN MEMORIAM

De mes quatre frères
Deux sont morts à la guerre
Et l'un est monté sur le toit
L'autre a couru l'épagneul

A qui, à quand, à quoi
On les reconnaîtra ?
Il s'est mis du cirage sur la face
A troué les yeux de la gare

Je vis à Argenteuil
Entre l'aubépier et l'ébéniste
Vêtu de drap marron et d'écarlate
Courant marguerite et cerfeuil.

LA BELETTE A OSTENDE

Il y avait une fois une belette
Qui se promenait sur *la digue* d'Ostende
Tout le monde admirait son élégance
Et sa vêtue
La belette avec dignité
Disait-on, sait comment se parer de fourrures
Même en été
Comme elle porte bien la jaquette !
Quels délicieux petits sauts ! Et fait-elle de la
bicyclette ?
L'adorable statuette !
On sortait du Kursaal, on sortait des cafés
Pour la voir et dire aux amis qu'on l'avait vue
Aux enfants sur la plage on vantait sa tenue
La belette en prenait une grande fierté
Si bien qu'elle n'osait jamais se reposer
Elle ne sautait plus, traînait son ventre à terre
Ses pattes lui collaient au corps
Comme aux quilles des navires les coquillages
Les larmes, la sueur gataient son maquillage

— Qu'elle est mal attifée et quel vieux sarcophage !

Elle nuit au décor !

Balayons-la de l'avenue !

Notre boulevard est-il donc un cimetière ?

La foule se gaussait d'elle et de sa misère

Le groom du Palace assura : Cet avorton

Décrète le bon ton

Prétentieuse qui porte en été la fourrure

Quelle luxure !

La mer sera sa sépulture !

La belette était rendue et son museau touchait le sol

Tel est abattu par le vent un parasol

Elle se tint immobile

Comme une automobile

Ses yeux inquiets cherchaient un ami sur la Terre

Les belettes n'ont pas d'amis dans le malheur

Quolibets, crachats, coups de pieds supplémentaires

Chacun avait souci d'augmenter sa douleur

Elle ferma ses yeux doux de sucre candi

Aux applaudissements du public, un dandy

La prit, dégoûté, par la queue et la jeta

A l'eau, s'essuyant les doigts avec apparat

On le félicita de son patriotisme

Il agit sagement en faveur du tourisme

Déclara le conseil communal

En nous délivrant de ce honteux animal

Belles dames qui aimez montrer vos toilettes

Rappelez-vous l'aventure de la belette

Quand, à l'homme ingrat, vous avez cessé de plaire

Laissez vos beaux vêtements au vestiaire.

LE KANGOUROU DE SALON

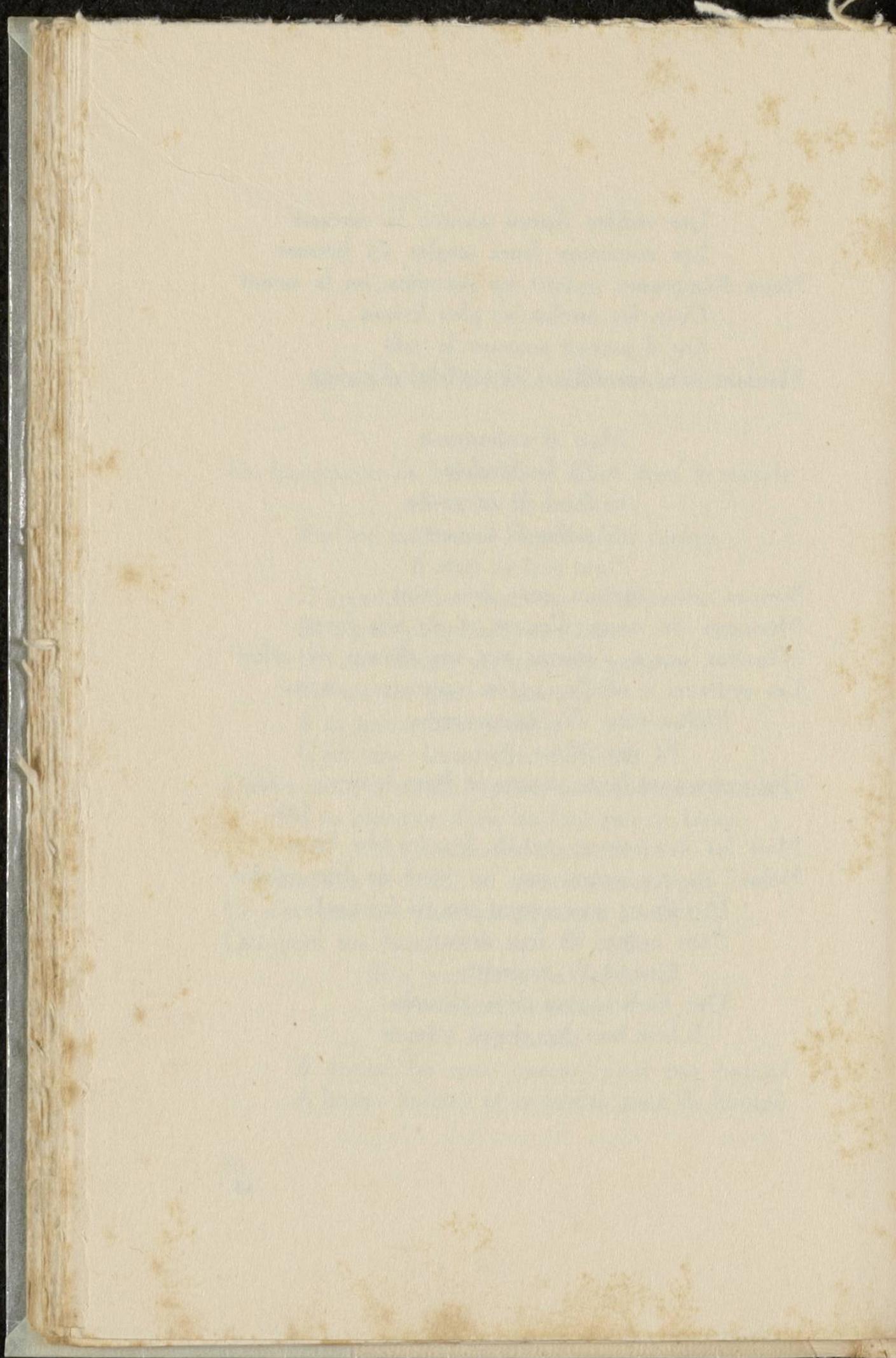
Un kangourou de bonne mine allait dans le monde
Invité à la ronde
Par les meilleures Familles du canton
Il était de bon ton
D'apprécier ses manières affables
Et réservées quand sans hâte
Il vous tendait un bout de patte
Levant un gant à boutons
Il se tenait bien à table
C'est une demoiselle, disait-on
Quelle grâce et quelle vigueur pour jouer au tennis !
S'il se promène il ne lui faut pas de bâton
Le kangourou élastique
Emporte avec lui sa queue gymnastique
Ce n'est pas non plus une personne à sacoche
Qui perd ses lunettes et rate le coche
Il a tout dans sa poche
A fermeture-éclair
Et hygiénique
Il écoute les gens posées, n'est pas bavard
A bonne haleine et sa tendre peau de buvard

Les vieilles dames aiment la caresser
Les messieurs leurs ongles s'y broser
Notre Kangourou goûtait les sucreries, on le savait
Dans les cercles les plus fermés
Où il prenait souvent le café
Maniant avec gentillesse la cuillère d'argent

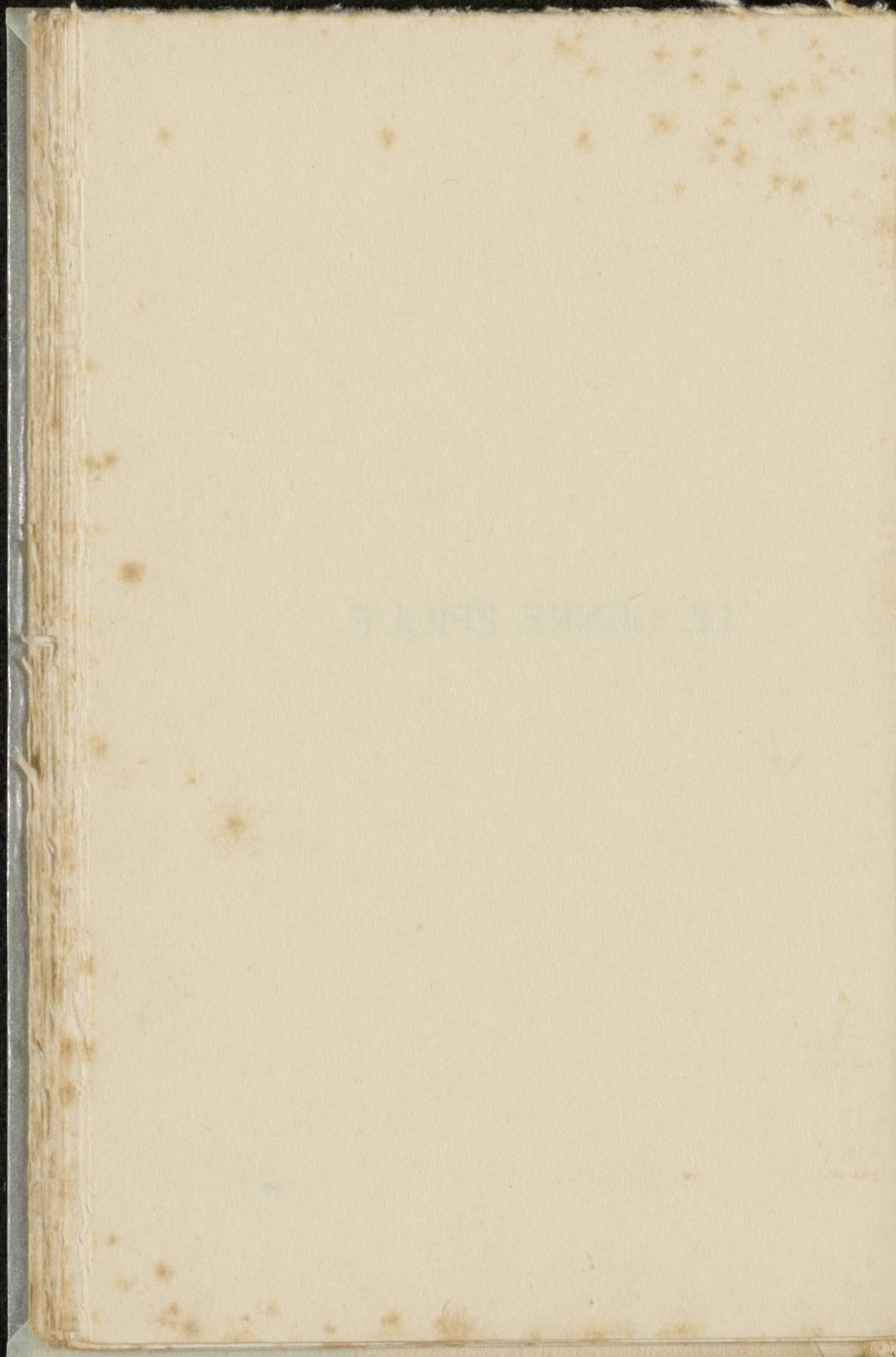
Mais il enfouissait
A la dérobée
Au fond de sa poche
La pince à sucre

Bonnes gens, bonnes gens bon teint
Ménagers de cœur, d'esprit et de vos biens
N'invitez pas à s'asseoir sur vos divans de pilou
Les quêteurs à sébilles ou les animaux à trous
Méfiez-vous des kangourous
Et des filous
Qui composent leurs visages et leurs butins

Mais les kangourous ont-ils l'amour du lucre
Hélas ! ils n'y voient pas au fond de leur poche
Et s'ils ne rencontrent pas de homards
Pour retirer de leur trousse
Quand ils toussent
Des herbes pour leur catarrhe
Il leur faut des pinces à sucre



LE GENRE ÉPIQUE



DÉDICACE

C'était dans un pays lointain déjà, une contrée où
nous n'irons plus
Te souviens-tu, les oiseaux n'avaient pas d'ailes tant
l'air était léger
La vie jeune se levait d'entre les trèfles du matin
Sur le ciel de cuivre se gravaient
Les désirs, les projets, l'amitié, les rêves
Tu es mort Jean Périer
Ta voix immobile a pris le son grave et hautain de
l'éternité
Les hommes ne t'ont pas connu
Nous marchons en silence sur la Terre où nous ne
sommes pas.

HISTOIRE D'UN POT AU LAIT

« Icare, tu es pâle, ta grand'mère a besoin d'air frais. Vous irez à la mer. Tu feras les commissions. »

Icare était taciturne comme un prince et ne se liait pas avec les enfants des plages. Il découvrait la vie. Il connaissait la violence de la mer, qu'elle vous emporte loin, et qu'au delà de l'horizon elle recommence.

Aussi entra-t-il dans l'eau, y disparut, se raidit. Son corps flottait comme un panier de fleurs.

Des pêcheurs le saisirent, le ramenèrent à la maison.

Comme il n'avait pas rapporté à sa grand'mère son lait quotidien, il fut enfermé dans sa chambre.

Il ouvrit la fenêtre.

Entra la plus belle mouette, celle qui avait une goutte de sang à la gorge, celle qui l'avait soutenu sur la mer, celle qu'il ignorait et qu'il connaissait.

Icare s'ouvrit comme un navire :

Gonfle la mer ses voiles, gonfle mon cœur ses larmes
Où est le pays où fleurit la marjolaine

Mouette, le pays de faïence et de porcelaine
Gonfle le vent sa voix, gonfle mon âme l'alarme
Mouette, mouette, où est le pays d'Hélène
Et le blanc phénix et la noire Galathée
Et la jolie musique aux ailes vaines
Dans sa tour d'ivoire monte Danaé
Où est le grand corps de mon amour ployé
Tout couvert des baisers de mon haleine.

Icare vous appelle, mouettes, mouettes
Gonfle le ciel l'espoir, gonfle ma tête la fable
Il est des sources où boivent les biches
Et de vastes forêts où volent les daims
Et des mers, mouettes, des mers à mourir
Et tant de reines à aimer, tant de reines
Dans tant de villes de granit et de toile
Gonfle l'amour la rose, gonflent mes yeux le mirage
L'oasis et la barque et la lumière la voile
Mouettes, mouettes, Icare vous appelle
Lunes d'or, ciel, soleils bleus, mouettes, étoiles.

LA MOUETTE

Il est temps que tu abandonnes tout ce qui est fait
à mesure d'homme
Enfant léger, arbuste fleuri hors de saison
Que l'air seul de la flûte te porte dont l'air est
pénétré
Nu, étincelant, sans une bavure
Et le regard sans une île plus égaré que la mer
Passe à ton corps ébloui
L'anneau du ciel.

Ah ! laisse, laisse les jouets des hommes
Enfant divin, arbuste fleuri hors de raison
Méprise le cri de la terre sans le connaître
O splendeur, étain sans rayure
Qu'elle est loin la vie aux reflets de verre
Comme l'on quitte en rêve une nappe de muguets
Passe à ton corps ébloui
L'anneau du ciel.

Il ne s'agit pas d'un espoir partiel
Enfant futur, Icare, arbuste fleuri hors de saison
Il s'agit de toute la joie
Et de résonner comme un bronze de cloche
Derrière les cieux, derrière les mers
Pendant l'éternité
Quand de ton âme tout un peuple
Se surélève au soleil, espoir d'or
Dans l'aquarium de la lumière.

O splendeur, étain sans rayure
Icare, enfant futur
Passe à ton corps ébloui
L'anneau du soleil.

CHŒUR DES MOUETTES

Accourues de loin à perdre mémoire
Nous voici plus nombreuses que de furtifs baisers
Voici tes ailes, Icare, tu peux voler.

ICARE

Je suis si léger que je me souviens de toutes les
aventures passées

Quand les nacelles d'or descendaient sur les lacs
Et que des lèvres de femmes berçaient des hirondelles.

CHŒUR

Nous venons de si loin qu'il ne nous en souvient.

ICARE

Dans un grand palais de pourpre
Les baisers giclaient comme des fleurs de sang
Dans les villes altières claquaient les glas.

CHŒUR

Accourues du loin de l'oubli
Icare, voici tes ailes
Soudaines à dominer.

ICARE

Des hommes malicieux humaient des coupes
Et soudain pâlisant
Y poursuivaient un rêve habile à mourir.

CHŒUR

Nous venons de plus loin que la lumière
C'est le vent perpétuel qui gonfle nos ailes
Ce sont les tiennes, Icare
Il manque à notre concert
Ton entière présence.

ICARE

Le cœur ancien

Plus déchiré qu'un brouillon de lettre,
Toute la vie à parcourir d'un trait de feu sur la
page du ciel

Je pars pour trop loin qu'on s'en souviene.

O palmiers si souples, à peine vous étiez-vous redressés, que déjà Icare tombait dans le vide comme un plomb.

Et soudain il s'éleva. Pour le porter les mouettes avaient mis bout à bout leurs ailes et le ciel pâlisait.

Icare rêvait. Il vécut des années et des années, toute la science tapie sous les paupières.

Il voulut voir ce qu'il vivait. Il ouvrit les yeux et des mains et des dents, il déchira les ailes des mouettes.

O peuple du fond de la mer, quel arbuste de corail avez-vous recueilli ?

Quand on ne trouva plus Icare dans sa chambre, sa grand'mère assura qu'elle avait toujours su qu'il manquait de cœur.

La destinée est si belle, qu'on aimerait mourir sur un air de flûte.

AUX QUATRE VENTS DE LA VIE

La poésie commence à chaque instant
Et chaque moment du paysage est un poème
Les labours, de l'herbe, une meule de foin, le rêve
prend feu
Et te recule dans une légende belle à souhait,
Amour qu'emporte la gare déjà lointaine.

Je suis seul comme l'étranger qui comprend sans
qu'on lui parle

Villes de Belgique de si peu de poids dans la fumée
du voyage

Je passais parmi vous tel ce qu'il y avait de plus beau
Retrouverez-vous jamais une âme,
Un cœur qui battent mieux que douze ailes de moulin
Dans un infini de vent, de sable et de miracles

Que le soleil s'attarde à vos fenêtres
C'était mon front jadis qui brûlait la vitre
Et tant de rêves à perte d'étoiles

Je vois un peu de neige, pendant longtemps ce que
j'ai aimé de la Terre
Me faudra-t-il aussi abandonner cela ?
Fermerais-je les yeux et mes bras me guideront-ils
mieux

A travers mon pays
Qui de plus en plus n'est pas de ce monde ?

Ah ! mes amis je vous appelle comme celui dont
la voix se perd dans le tunnel,
Je vous appelle d'une voix blanche les uns et les
autres

Ceux-là mêmes qui ne sont pas nommés
Et je vous chante sur le ton majeur
Que ma chanson demeure encore longtemps sur
l'eau après que tout est passé

— *Ta main est le luxe sans prix du soleil sur la neige
Mon frère, ton corps la rosace ouverte à la poésie
Ce qui meurt et naît sur le sol et dans le ciel
Multiplie dans ton cerveau un peuple de cercles et
de cerceaux*

*Dirais-je comment ce qui n'a pas de mesure n'a pas
de limites ?*

*Un chiffre te tient lieu du monde dévasté
Mais un rêve est toujours assez fort pour te saisir
Et te faire tout abandonner un instant.*

— *Je t'aime, Edouard, autant que tout au monde
Compagnon de ma vie dans l'oubli de ce qui nous
entoure*

De sorte qu'un seul monde de luxure et de beauté
se laisse approcher,
Marcheur à travers des musiques perdues élévatrices
de façades sans corps
O vent de violence et de mélodie
Quand les yeux de l'homme se ferment par faiblesse
Tes mains cherchent comme des aiguilles
Tu es en liberté à travers le monde
Fauteur de troubles et de poésie
Et parfois il me semble que je te connais parfaite-
ment.

— Fou, Georges, d'un monde hors mesure que
l'amour agrandit
Les yeux somnambules tu avances comme un fier
tumulte
Homme réticent puis éclatant
Les chansons de Nice tu les égrènes dans les rues
de Paris
Au hasard d'un carrefour que minuit éclaire quand
je n'ai plus de regard
Ah ! tu ressembles dans mon pays du Nord
A ces grands châteaux d'eaux isolés, un peu mal
à l'aise
Splendides qui ont des ombres étonnantes

— Bonjour, peintre attentif aux bonnes manières
Mais qu'une petite plume danse dans la poussière
qui vous suivra ?
Nous n'avons plus de mains assez légères pour
manier les grains de sable

Chacun de ces mondes pour vous seul garde sa
pesanteur différente

Que vous preniez un peu de duvet d'oiseau

Notre vie métaphysique est à refaire

Nous ouvrons les yeux comme un enfant devant une
mécanique

Ah ! cher magicien désabusé

— Je ne t'oublie pas, Jean, entouré de sortilèges dans
un royaume de sable, d'eau et de sapins

Au plus profond de toi est un cri étouffé

Tu es le centre où le monde joue des scènes infinies

Chaque carte à jouer tremble comme une destinée

Alors que les saisons s'inclinent au gré de ton cœur

Nous avons vécu côte à côte dans la Campine

Nous portions la livrée de la patrie

Mais que nous étions lointains et volontaires !

J'ai déjà bien vécu parmi vous, mes amis et parmi

D'autres

J'ai paru bien distrait

Attentif

A des échos de résonnance lointaine

Je connais tant de villes sans murs et je ne

m'étonne pas que de toutes parts m'arrivent
des nouvelles

— Au plus profond de l'Afrique j'entends ton éclat
de rire légèrement forcé comme celui de Bacchus

Visiteur de Chartres et de Dijon

Chaque jour était une marraine
Distraitement occupée à jouer avec tes cheveux

— Plus loin de la France que les Iles Philippines
Dans cette petite île de Bretagne
Jeune gardien de sémaphore nous avons appris l'art
de la navigation

Je te retrouve dans la première oasis d'Algérie
Au milieu du linge rouge et bleu que les femmes
agitent dans l'oued

Rêveur dont les yeux de sable s'effilaient à la danse
des Ouled Nails,

Nous aimons encore dans la Kasbah d'Alger la
même mauresque frêle

Qui dansait nue pour nous à la lumière des bougies

Comme dans tous les beaux poèmes le soir s'est
épaissi sur la plaine

Mon train roule dans l'obscurité

Sept aveugles à tâtons

Cherchent une femme

Il faut au premier qu'elle ait la peau douce d'une
perle

Et qu'il la puisse mettre dans un coffret

L'autre il lui faut une écharpe qu'il la passe à
son cou,

Et quand il respire que ses lèvres y collent

Il faut au troisième une couronne d'épines,

Au quatrième un nuage

Au cinquième une main dans la poche comme un
paquet d'aiguilles,
Au sixième il lui faut une vraie femme qui dispa-
raisse quand on la serre
Pour la septième c'est un rêve à venir
Mais au huitième il lui faut bien davantage et
c'est moi-même

— *Capricieuse et fragile*

*Je pouvais serrer entre l'index et le pouce ton bras
Qu'une veine traversait comme un ruisseau navigable,
Dans les escaliers obscurs, Juliette, image inter-
mittente*

De toute la foi que j'avais dans la vie

— *Beauté légère, vos yeux s'ouvraient transparents
Vos lèvres répandaient une émotion lointaine
Nelle, souveraine entourée de balles comme un monde
d'étoiles*

Tout un jour nous ne fûmes plus seuls sur la terre

— *Et mon beau compagnon, ma belle grimpeuse aux
rochers*

Mon bloc de granit où l'air respirait

*O cils aigus approchant de mes yeux les sapins
sur la mer*

*O ma tête enfouie entre tes bras comme le sommeil
d'une fourrure*

— *Tu t'ennuies chez ton père, Cécile,*

Dans cette ville où l'on fabrique des meubles
Tu te mettais dans l'herbe comme un cercueil
Mais que tu étais pâle quand passait un de ces
voyous

Que j'ai longtemps aimés dans les bals musettes
où je te menais

Tu comprends comme moi la vie

Quand dans les ports d'Orient deux nègres marchent
la main dans la main

Et que l'on voit le dimanche sur les navires d'Amérique

l'un coiffer son camarade recouvert de linges
blancs,

l'autre habillé de tatouages tourner la manivelle
d'un gramophone

Jeunes filles, petites filles égarées sur les plages,
dans les trains, dans les bois

Sur les bateaux qui remontent lentement les fleuves
quand nos mains caressent vos cheveux

Vous êtes aux quatre coins de ma vie entr'aperçues
à travers les rideaux

Aussi fraîches que les figues, aussi pures que le
charbon

Femmes lointaines, douces et cruelles

Notre génie tous les jours descend de vous et nous
vous le rendons

Très déchiré sous un masque de beauté

Vous faites le rêve de beaux jardins où vous êtes
seules la fleur mouvante

Parmi les autres attachées à la terre comme vos
servantes immobiles

Jeunes garçons votre cœur est plus farouche
Jeunes gens votre cœur est plus généreux, votre
regard naïf
Où habite plus d'espace
Et vous êtes fous
Confiants et beaux
Mais nul n'a plus voyagé parmi les rêves
Que le jeune apprenti des faubourgs
Vêtu comme un roi du sarrau bleu

Que l'hiver chante sa chanson de matelot sur une
carène vieille à mourir
Ou que dans ses naseaux souffle l'été que le ciel
accable,
J'ai mis avec amour mon visage sur celui de la terre
J'ai fait signe des mains à quelques hommes de la
terre
Mais il est des jours où toutes les grandes pièces de
mon échiquier vont à la dérive
Il est des jours où la glace n'est plus la terre ferme
Où la barre que fait mon front élève une muraille
Il est des jours, mes amis, de colère !

D'un matin à l'autre la nuit croule sous les fleurs,
les parfums, les étoiles
Je me trouve aussi léger que la terre au petit matin

Me voici fort dans mon âge et fort de ma jeunesse
vécue avec plaisir
L'enfance vous vient à fleur de peau comme une
nouvelle jeunesse
O bouche, o cri de l'homme, o paroles à dire
J'ai appris peu de choses mais il y a peu de choses
à apprendre
Que Paris s'approche que je connais bien
De quel prix peuvent être son cœur et son esprit
dérisoires
Le siècle va craquer
Et l'on se comptera sur les doigts.

(« *Le Genre Epique* » : *Argument*)

LES SUCRES D'ORGE

Je suis seul sur la terre comme la noix tombée de
l'arbre

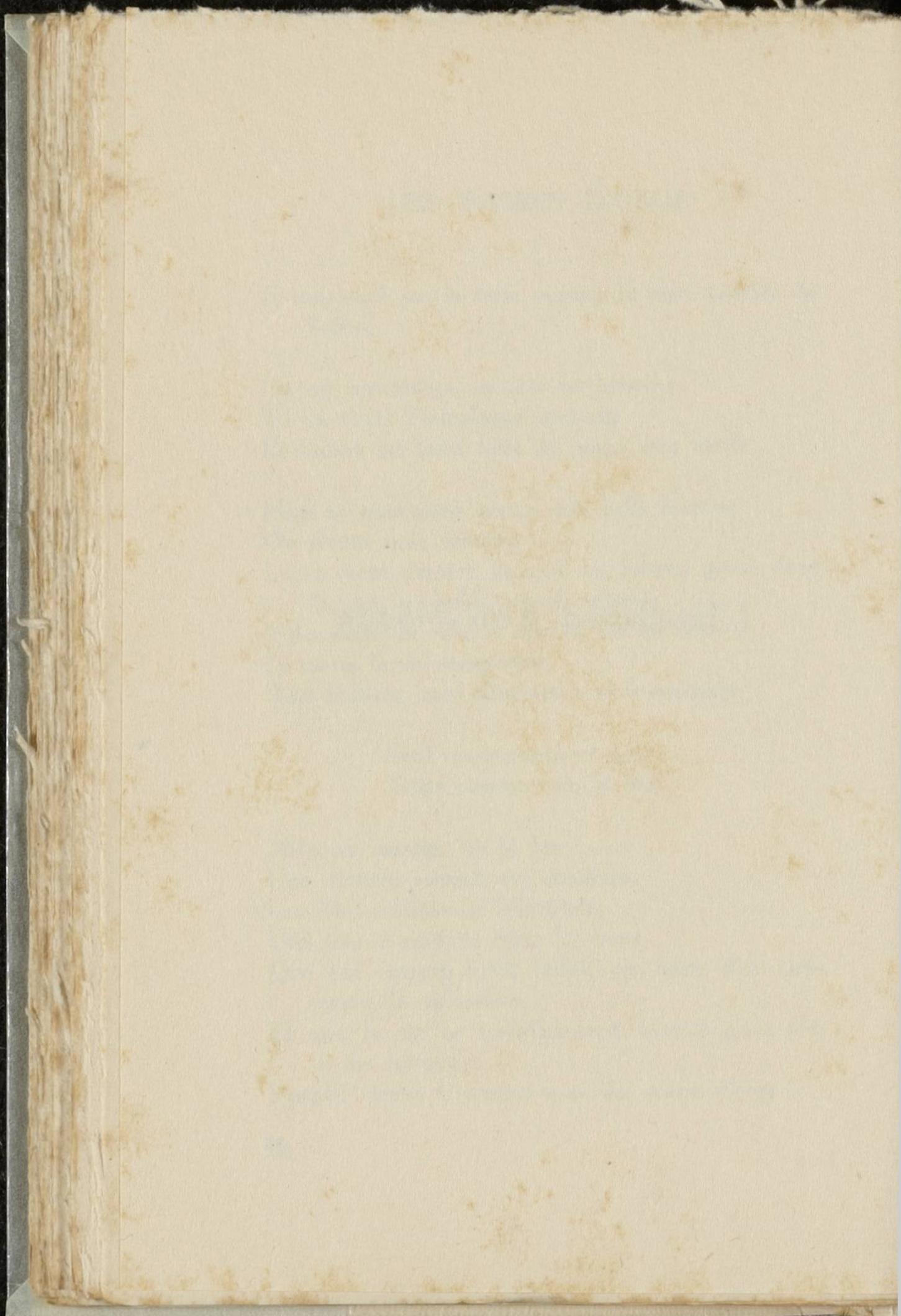
Où est son visage, sa voix est blanche
Tu as visité l'astrologue menteur
Et traînes sur cette terre un corps sans étoile

Mais je veux vous conter une belle histoire
Ou plutôt non, écoutez :
Le 12 Août dernier, la nuit, un bateau glissa dans
le port, les hublots seuls éclairés
Il parcourut la ville, il marcha sur les toits
Le matin le vit disparaître
Sans hublots, sans cheminées, sans équipage

Seul comme vous et moi
Triste comme vous et moi

Mais au manège de la fête
Une victoire menait un quadrigé,
Les ailes éclairées à l'électricité,
Une joie si parfaite dans les yeux
Que j'ai compris qu'il fallait me hâter d'en con-
naître la splendeur
Et que la vie se transformerait bientôt pour moi
et les hommes,
Peuples faciles à tromper avec des sucres d'orge !

L'Exaltation d'un Monde



LA FORME DES CŒURS
EST CHANGEANTE
AINSI QUE L'HEURE

à GEORGES MARLOW

COMME DU PAPIER.....

Entre vous et moi il y a encore moi
Une source d'eau voudrait un lit d'argile
Et non pas la poussière et le sable
Pour nous séparer il y a un désert
Tout brûlant dans mon œil et ma main

Ah ! que faire de tant de sable
Je suis la pluie pour le gonfler et le soleil qui le
dessèche
Ils exigent la plaine déroulée mes chevaux d'air
et de corde
Pour courir en images de mort et de solitude

Entre vous et moi un cri
D'une fenêtre à l'autre
Jeté comme un pont
Jamais vous n'avez osé le franchir
Fétu que secouait le vent
M'est-il possible de calculer mon élan
Ou de vous croire si peu lointaine

Entre vous et moi il y a encore moi
La distance que je mets dans mon cœur de vous
à moi
Celle de l'eau qui a perdu trace de son origine
Celle de la fumée au royaume léger, égaré
Il y a entre vous et moi nous-mêmes
Un désir hors de toute mémoire
Qui dessinait sa forme bien avant que le pâtre
chaldéen eut contemplé dans le ciel son visage
Et qui survivra quand ce monde aura brûlé comme
du papier

... SE PLAÎT A VIVRE ...

Que s'effacent les traits de ton visage
Si le fétiche porte un miroir magique sur le ventre
Je rencontre au fond de moi-même ton image sur
la vitre
Le temps et l'amour y dessinent leur paysage de
glace

Notre route s'ouvrait dans le ciel
Les maisons s'enfonçaient dans les lits défaits des
canaux
Les yeux de la ville se couvraient de mousse

Sur les places désertes ne coulait pas l'eau des
fontaines
Les arbres retenaient leurs feuilles provisoires
Les éléphants de carton et les oiseaux d'argent
grelottaient aux fenêtres

Un instant nous crûmes — illusion ! — qu'il est
d'autres éléphants
Demêlant les forêts liées comme un œuf de Pâques
cède ce qu'il tient

Et dans les sables chauds de voraces oiseaux entre
les fers des herbes si mirant dans l'eau

Notre route se fermait dans le ciel
Sur le pavé pourrissait le dernier flot de la mer :
un trésor d'huîtres et de nacre
Des pots d'aromates avaient des formes si belles
Que nous ajoutions à leurs tonneaux pansus des
voiles

Et tout l'étalage naviguait

Nous-mêmes de concert faisons un long voyage
Las nous le suivions dans nos yeux
Le monde tombait dans la nuit

Notre route s'ouvrait dans le ciel de notre main

Que les traits de ton visage m'échappent
Si je ferme les yeux la corde se déroule aussitôt
Et comme le plongeur qui connaît le fond de la mer
Je retrouve toujours sur le sable ton visage
Dans le décor intact où il se plaît à vivre

... LE MONDE

Un arbre est entré dans la nuit de la forêt
Nos jambes et nos bras durcis portaient le poids
végétal

Bientôt gonfla le plafond de feuillage
Une immense toile sombre dont nous tenions les fils
Menaçait de glisser dans le ciel nous traînant à la
suite

Le matin nous trouva longeant le fleuve
Je voyais dans tes yeux taillés dans la toile brune
Les bateaux respirer aux bords de nos lèvres
Nous avons visité la ville des maisons d'or et de suie
A chaque vitrine nos yeux découvraient les idoles
Que nos mains unies trouvaient dans nos cœurs
Désormais nous allions vivre avec la conscience des
miracles

Et connaître que la flottille des bateaux, le ciel à
leurs mâts,
Parcourt notre corps dans un long murmure de
feuillage

La forme des cœurs est changeante ainsi que l'heure

Comme du papier se platt à vivre le monde
Avec un bruit de soie et de grelots, transparent
A la flamme de la bougie et soutenu
Par l'agrafe du manteau de l'universel échange

L'EXALTATION D'UN MONDE

Un homme sans mémoire a le corps, chaque matin,
de glace, l'âme en feu

Il dénoue dans ses mains et dans ses yeux le cadeau
inconnu du monde

Dans sa tête sonore et fragile s'éveille une nébuleuse
Qui se résout. Elle dépose au cœur de l'homme sans
mémoire

La poussière étamée sur quoi se réfléchit l'infini.

Il perd les derniers fils du sommeil

Dans le jeune brouillard qui monte de la terre.

Un homme sans mémoire a chaque matin le monde
dans le cœur

Une voile gonflée de miracles du ciel crève la fenêtre

Les lèvres murmurent les mots de la création

La chambre s'abîme dans une folie de linge blanc

Où courent les crissements des navires

Les forêts s'inclinent sous la main des bûcherons

Les cortèges de poissons traversent la mer comme
un peuple de fidèles

Les villes végètent avec un bruit de raquettes

Je suis semblable à qui couche sur le bois et que
le capitaine emprisonne
Il trouve sous sa vareuse l'or qu'il a caché
Une étoile s'allume dans sa main
Et il fume dans l'obscurité.

Flamme divine
Qui brûles mon cœur comme le gel une vitre
Tu m'envirannes la tête d'un laurier

Un homme a frappé le sol de la mer de son talon
agile
Et chargé d'or, de présents et de perles
Comme un météore, comme une chevelure
Il traverse les épaisseurs d'eaux
Il s'allège à mesure qu'il s'élève
Sa course sera-t-elle sans fin ?
Le ciel me tente, la terre est mince,
D'une étoile à l'autre l'espace n'est pas trop grand
pour le cœur d'un homme

Un homme sans passé chaque matin accueille
Assise à son chevet
Les yeux grands Interrogateurs
La Poésie
Détachée du corps sans mémoire
Y dévorant chaque nuit
Une flore et une faune terrestres inutiles
Comme est envahi de plantes un jardin d'eaux et
de marbres

D'un monde de degrés et de terrasses
Elle est la statue neuve et nourrie

Etrangère, étrangère tu m'interroges
Mes pas muets découvrent ton domaine

Par cette Visitation
Il se lève d'un noir abîme une étoile prodigieuse
Un monde s'exalte de l'obscur du monde,
O surprise naissante qui se dore à mesure,
Oronge, royaume sans un pli
De mémoire, espace matinal dans sa fleur nouvelle
Carrousel d'avenues que mène le Portique
Sur la mosaïque possible éclore du ciel
Nouveauté, o fraîcheur, o Poésie
Sœur inconnue et familière de l'Ingrat sans mémoire
Dispensatrice, ordonnatrice des Naissances.

LA MAISON VIDE

La maison cachée dans l'herbe est vide.
Je puis crier... On ne me répondra pas.
Le ciel uniformément bleu s'étend sur la campagne
Où passe le galop d'un cheval.
Où la voix des oiseaux s'échappe en ballons de
couleur.
Tous les sentiments que peuvent avoir les hommes
Ont choisi mon cœur pour vider leur querelle,
Me déchirer ou me fortifier de leur sang,
La maison est vide. Inutile que je dise une parole...
Personne ne peut m'entendre.

DÉDICACE

Votre tête est un herbier où les villes sont couchées comme des grandes feuilles de palmier.

Votre cœur est un parc désaffecté depuis l'enfance où les cerfs et les daims ne viennent plus boire à la source.

Le paysage où vos yeux fermés se promènent est plus simple que celui où s'égarer vos pas quand vos yeux épient les pas des hommes.

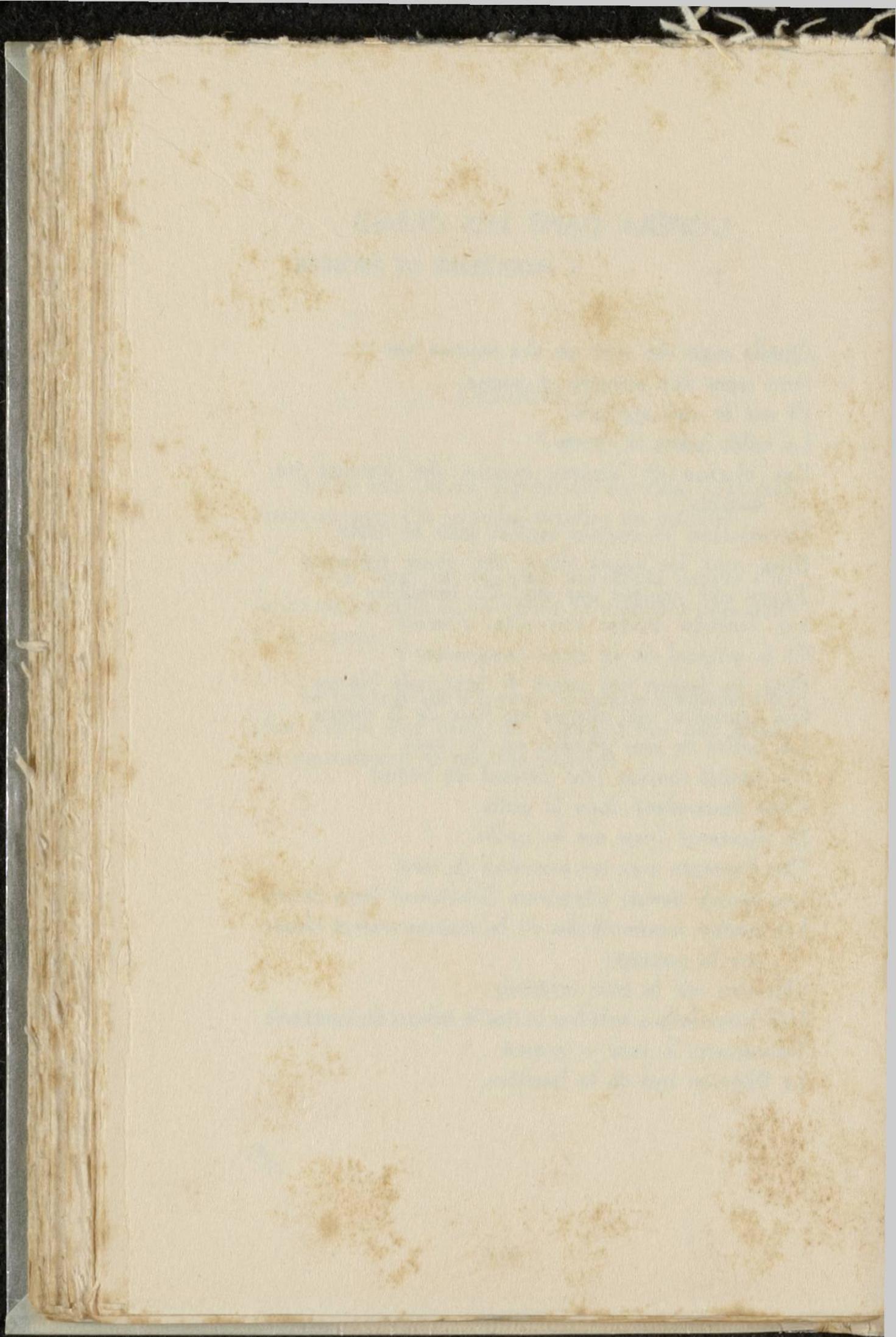
L'OPÉRA DANS LES DUNES

à JACQUELINE ET PROSPER

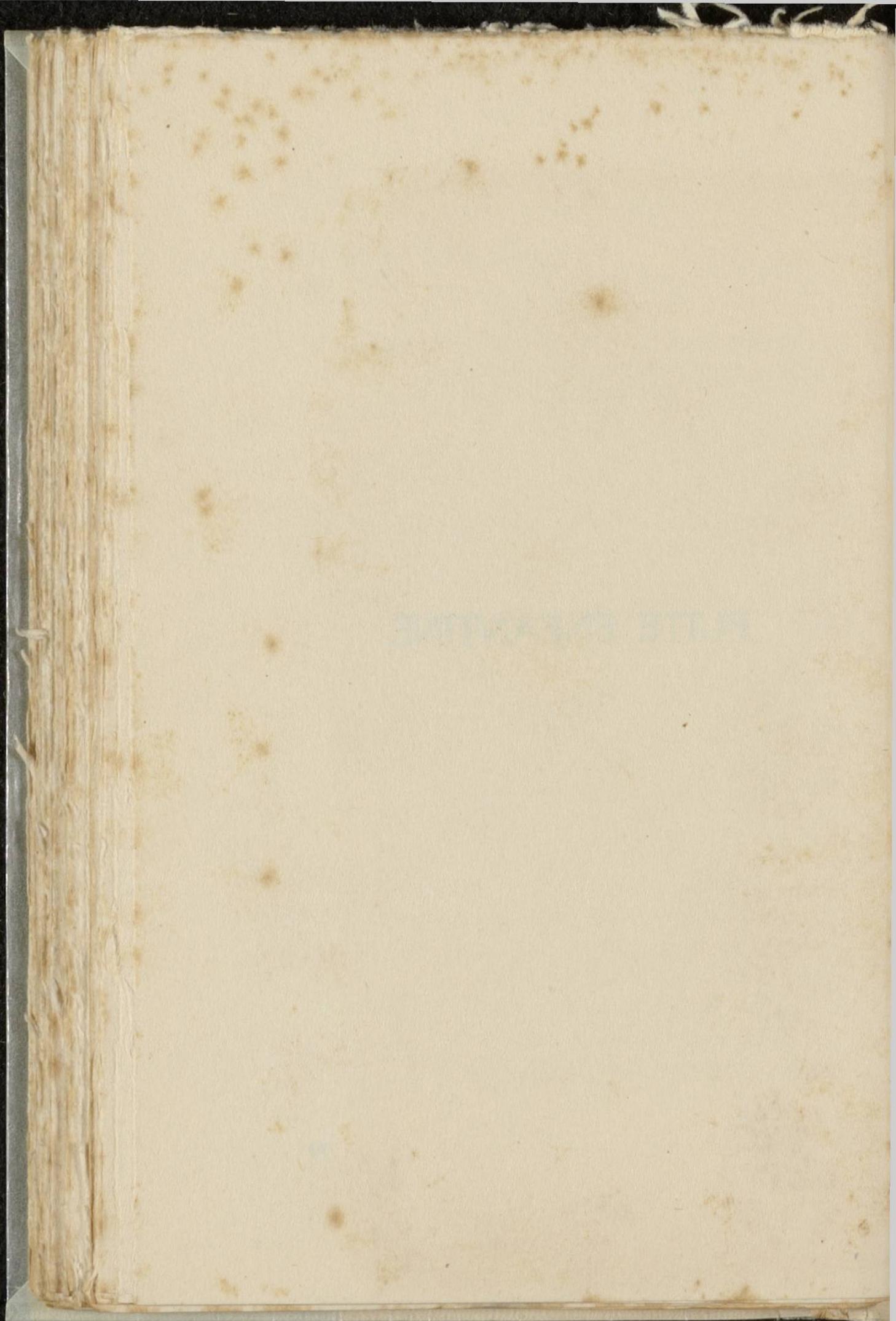
Quelle main du vent ou des racines tire
Aux tiges des onagres et sonne
Et sur le ciel applique
La volée jaune et droite ?
Ces cloches de lumière comme des oiseaux im-
mobiles

Environnent la maison repliée sous le sable
Elles sont les anges dorés des vieux tableaux
Tenus aux nuages par des fils invisibles
Les fenêtres avides vont-elles s'ouvrir
Et le guignol de la dune commencer ?
Déjà les lapins ont salué de leur culs blancs
Les capucines ont allumé les feux de la rampe
Les belles de jour glissent sur la corde
En faisant tourner leur parasol mi bémol
Elles descendent dans le puits
Et déversent l'eau sur le jardin
Qui l'accepte avec un murmure de soie
Les grands pavots silencieux défroissent leurs lèvres
Les fenêtre somnambules de la maison restent closes
sur le paysage

Ouvertes sur le rêve intérieur
Une hirondelle a volé bas et tiré le rideau du spectacle
Doucelement le vent a poussé
Le filigrane usé de la barrière.



FUITE ENFANTINE



LE VŒU D'ENFANCE

Descendre les degrés du perron
Courir les corridors
Dormir, dormir au fond d'un sac
Se mêler au linge de la prairie.

La plante de la main
La joue sur le nuage
Les cheveux chevaux
Dans le galop du vent.

La plainte de la mer
La roue du cœur
Les yeux les cieux
Dans le halo du vent.

Descendre les degrés du perron
Courir les corridors
Dormir, dormir au fond d'un lac
Se mêler au linge de la prairie.

LES ONZE ANS DE SOPHIE

à SOPHIE MOULAERT

Au creux de la hanche une rivière
Et l'hésitation d'un bois d'aulnes
Dans l'haleine du matin.

Des graviers rêveurs dans le lit des yeux
La goutte ronde sous la gorge
Et le lent fléchissement de l'herbe.

Au creux de la joue un nid pour l'oiseau

Et si elle bouge la tête
Le carillon doré du maïs
Dans la laine du matin.

LES PAS DE FRANÇOIS

à FRANÇOIS VAUTHIER

Sonner les campanules
Avec la crosse des fougères,
Pfitt, pfitt, les petits museaux.
L'eau passe dehors sa langue
Et rentre dans son trou, lou, lou.
En corne de limaçon, son, son.

Loriot, mésange et roitelet,
Sur pattes de graminées,
Grimpent dans la cheminée
Une, deux, trois petites flammes
Avec petits capuchons de femmes
Dansent sur pieds de genêts.

Une coupe de lait bondit dans l'herbe
Est prise dans une toile d'araignée
Un daim broute une étoile
Et porte un groseillier
Il sent le champignon
Est doux comme un cœur.

Le ciel est une nacelle
La mer une orchidée
Et le petit François
La fraise des bois.

Des peaux de neige
Des boucles d'eau pâle
Trésor de François.

Des boucles d'opale
Dépôt de neige
Sourire de François

LE SOMMEIL D'ALAIN

à ALAIN CAMU

Une étoile au mât de cocagne
La danse des coquelicots
Le sorcier dans la vitre du muguet
Des oiseaux par centaines,
De blancs et de rouges, pelotes et ficelles
Une étoile au mât de cocagne.

Une rose sur la mer
La ronde des roses
L'œuf dans le ciel
Et des oiseaux par centaines
De neige et de feu, doux et violents
Une rose sur la mer.

Un carabe d'or au cœur de la bague
Le feu-follet de la mains dans l'herbe
La malice à l'œil du myosotis
Et des oiseaux par centaines
De nuages et de soleil, rois et valets
Un carabe dort au cœur de la bague.

Une étoile au mât de cocagne
Une rose sur la mer

Alain dans son berceau de feuillage.

CLAIRE

Tu as la discrète curiosité du chamois
Et ne regardes qu'avec la pointe des yeux
Où persiste le fil d'argent
Suspendu jadis à l'arbre de Noël
Et comme le sapin secoue ses aiguilles
Tu éteins ton regard sous le feutre de ta nonchalance
Jusqu'à ce nouvel instant de lueur
D'un poisson soulevant la cendre d'un marais.

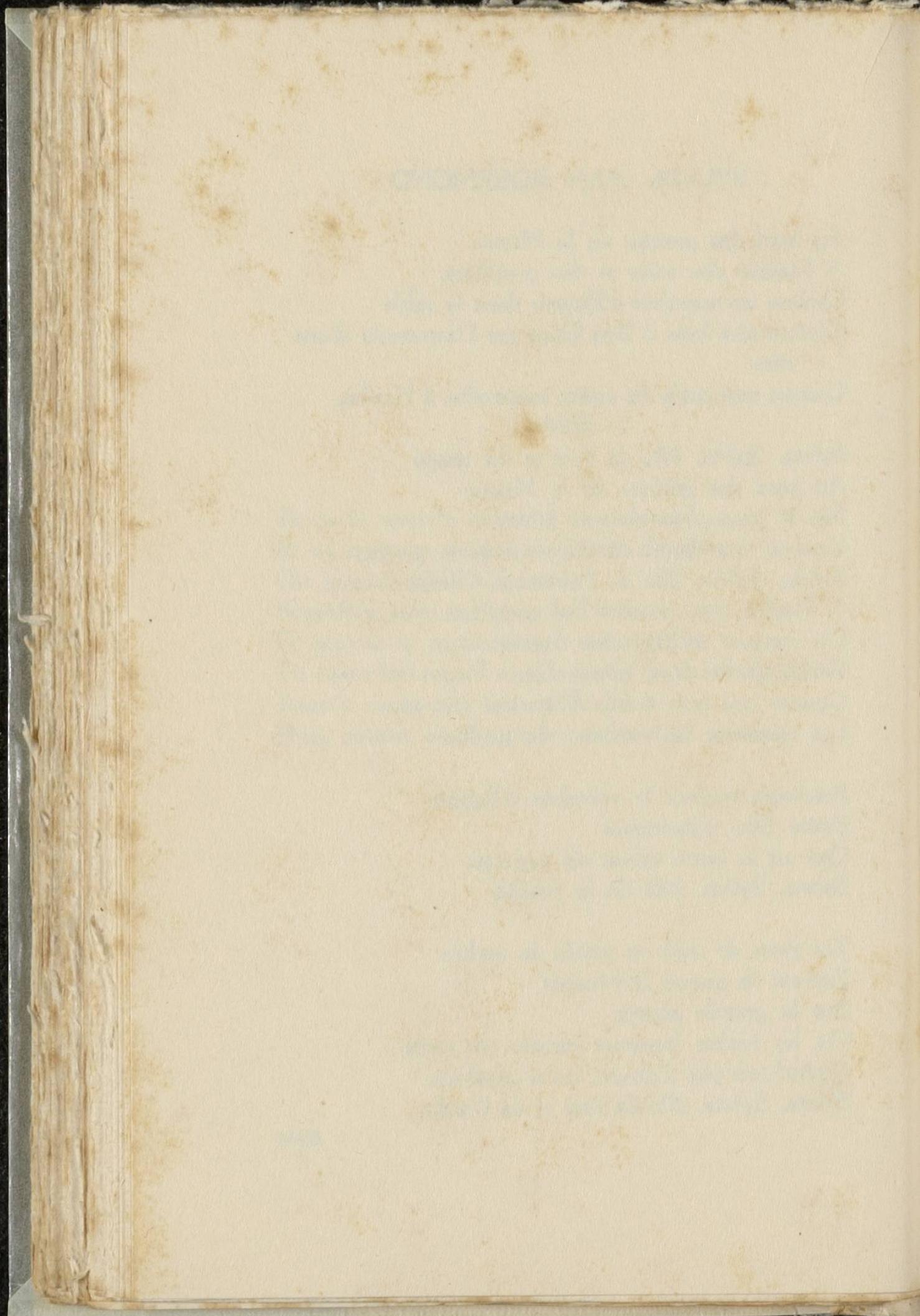
SYLVIA, VAN ROERMOND

Au bord des prairies de la Meuse,
A l'ombre des mâts et des peupliers,
Comme un scarabée d'Egypte dans le sable
Comme une bête à Bon Dieu sur l'immensité d'une
vitre
Comme une perle du matin suspendue à l'herbe,

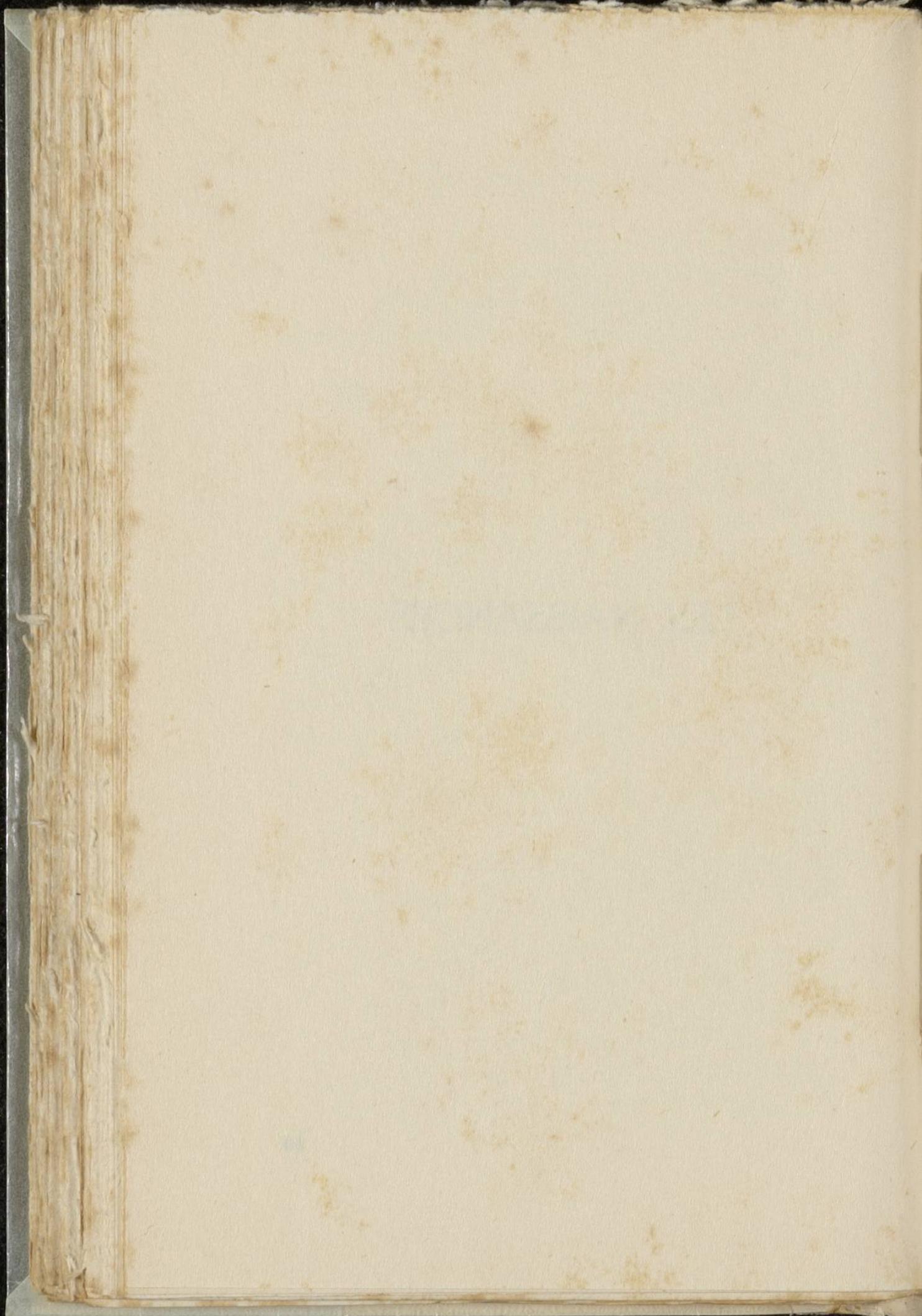
Sylvia, Sylvie, fille de l'air et du temps
Au bord des prairies de la Meuse,
Sur le terre-plein de son jardin
Comme une dame du Moyen-Age à sa tour.
Sylvia, Sylvie, fille de l'air et de l'herbe,
A l'ombre des mâts et des peupliers,
Du rempart et des ailes d'oiseaux,
Grelot perdu dans le paysage,
Comme une bête à Bon Dieu sur une vitre
Les crocus et les violettes du jardin.

Précieuse comme le scarabée d'Egypte,
Petite fille mystérieuse
Qui est le cœur volant du paysage,
Sylvia, Sylvie, fille de la prairie.

Tes yeux de café où pétille la malice
Suivent le nuage cerf-volant
Sur la grande prairie
Où les herbes bougent comme un cœur,
Quand ton pas d'oiseau les a courbées.
Sylvia, Sylvie, fille de l'air et de l'herbe.



LES NAISSANCES



NAISSANCE DE L'ÉTERNITÉ

Je suis dans ce pays verdâtre et gris qu'un rayon
de soleil

Transfigure comme tes yeux matinaux ma journée
Les peupliers aux cent et un miroirs où se regarde
le vent

Déclenchent une fragile mécanique d'orchestration
Au riche et monotone déroulement de légende

Nous entrons dans le rêve nous tenant par la main
Comme deux enfants à l'abandon d'un grand ciel
Nous reconnaissons la plage de l'éternité
Où les peupliers se penchent avec la souplesse des
fées

Grandies trop vites.

CRÉATION DU BOULEAU

De l'étang monte une robe vert-de-grisée
Elle incline sur la hanche, hésitante entre les joncs
A pas prudents elle avance sur ses jambes d'herbe
Et passe à ses pieds de fines noisettes

Son visage blanc porte un buisson d'épines
Les moustiques lui font une couronne de marguerites
Sa gorge est un oiseau

Deux brins de paille luisent dans ses yeux
Elle a des lèvres d'hirondelle
La robe vert-de-grisée s'est glissée entre les bouleaux
Qui la reconnattra parmi les robes de bouleaux ?

GÉOGRAPHIE CÉLESTE

Ciel d'été de la porcelaine
Ou contour d'un bois matinal
Tes seins sont la panoplie
D'un jardin du Paradis
Ils sont les globes fragiles
Où tournent les mers et les vents
Légers tissus d'alcool volatil.

MÉTAMORPHOSE DE MYOSOTIS

à JACQUELINE ERRERA

Dans un paysage de rêve, dans le cristal
de l'enfance, au bord d'une rivière, la fée Myosotis

Au ciel un grelot
Sur terre le pas d'un cheval
Une étoile grelotte

Le pas d'une étoile
Des Folies-Bergères
Le mât d'une voile
Sur la mer en furie
L'amour du berger
Pour la passagère

La carriole des nuages
Passe sur la rivière
L'attend sur la rive
La Fée Myosotis
Qu'enlève le roi mage

Dans un paysage de verre, dans la serre de l'enfance,
dans une larme des cils, le rêve Myosotis.

ROSE EST LA CLEF

Tu es, Rose, le sang, la neige et le bonheur,
O vitrail, écrou, clef de voûte d'un monde,
Berceau qui soutenait le prophète sur les eaux et
mon cœur aujourd'hui
Dans la rose d'osier se trouve l'insecte gavé

L'eau et le ciel, les nénuphars et les nuages,
Mais le panier léger élève l'architecture insolite
d'un rêve.

Volutes de l'espoir dans la trame de la fumée,
Tenants fragiles du monde arrêté,
La musique aux multiples plages d'air,
Aux golfes d'ombre et de velours,
Aux parfums de vents, d'iode et de nitrate,
Rose, tu es ce berceau unique et l'étoile plantée au
milieu.

Le panier léger élève l'architecture insolite d'un
rêve,
Un buisson s'ouvre et fleurit
Dans la mer des constellations allongent leurs doigts
que l'on croyait dormir
Tu es la fine construction qui marche sur les eaux.

Volutes de l'espoir dans la trame de la fumée,
Tenants fragiles du monde arrêté !

LA ROSE D'ATTRACTION

De tant de pays de neige et d'or parcourus
De tant de fleuves où s'accoudaient les nations,
De tant de flottes, de mâts et de drapeaux,
Les rocs noirs et le sable où se levaient les miracles,
L'eau claire de cascades en cascades jusqu'au bord
des lèvres,
De tant de villes haussant leurs jardins et leurs
dômes
Que reste-t-il dans ma main ?
Un écheveau de routes aériennes mais si subtil
Qu'il pourrait céder comme la cendre d'un cigare,
St tu n'étais la force au centre, rose d'attraction qui
permets
Leurs tracés vagabonds,
Leurs mouvements irréguliers,
Leur équilibre parfait.

AU BALCON DE TES YEUX

Tu les as rapportés d'Ecosse les deux lacs qui
tremblent

Dans la vapeur d'un soir rougeoyant les roseaux
Ou tes yeux sont-ils de quelque Capri fantasque
Les grottes d'azur comme deux amandes bleues
enfoncées dans le chemin ?

Je suis accoudé au balcon de tes yeux
Contemplant l'infini, et l'horizon marin se con-
fondre avec la grande plage du ciel

Ou bien les sables du désert brillent à me brûler
les cils

Tandis que le pas altier de mon chameau soulève
la boule de feu du soleil

Ou toute la ville à mes pieds avec ses clochers, ses
dômes et ses jardins

Bouge doucement dans la lumière comme un sac
de billes

Mais plus que le monde ou moi-même c'est toi que
je découvre au fond de tes yeux

Avec la fraîcheur du cresson et des fougères, l'aban-
don des laines mêlées

Et un désir de tourner comme un monde où les
étoiles sont les festons d'une robe de valse.

BREVE SAISON D'ESPAGNE

Les insectes gardés si longtemps dans la poussière
Belles-au-bois-dormant s'échappent des alvéoles de
carton

La Terre s'ouvre classeur géologique où traînent
Les disparates objets d'un collectionneur maniaque
Mais fichier aussi moisi des revendications toujours
différées

L'air nouveau a ravivé les couleurs de la saison

Descendons dans le verger du monde
Avec l'éclat des yeux trop longtemps fiévreux
La faucille sur le ciel luit comme une lune
Dans le moment — fragile — le bonheur sonnera de
la corne d'ivoire

L'écho fera tomber le platras des vieux mots
L'air nouveau a ravivé les couleurs de la saison

Le sifflotement de l'homme posant son pas sur la
terre dure

Règle de nouvelles constellations de destinées
Dans chaque œil s'adoucit un paysage étoilé

L'armée du poing dressé est un champ de seigle
qui s'est levé

Quelles aventures à mourir de rire, de peur et de
plaisir !

L'air nouveau a ravivé les couleurs de la saison

La terre remuée exhale sa fumure ancienne et dé-
couvre au cœur de l'homme

Le lent charbon amassé des feuilles chaudes et déco-
ratives

Que l'espoir des siècles coucha comme des reines
embaumés et pourries

C'est en vain que pour détourner ou exploiter cette
énergie explosive

L'esprit de profit et de conquête la sollicite comme
un siphon

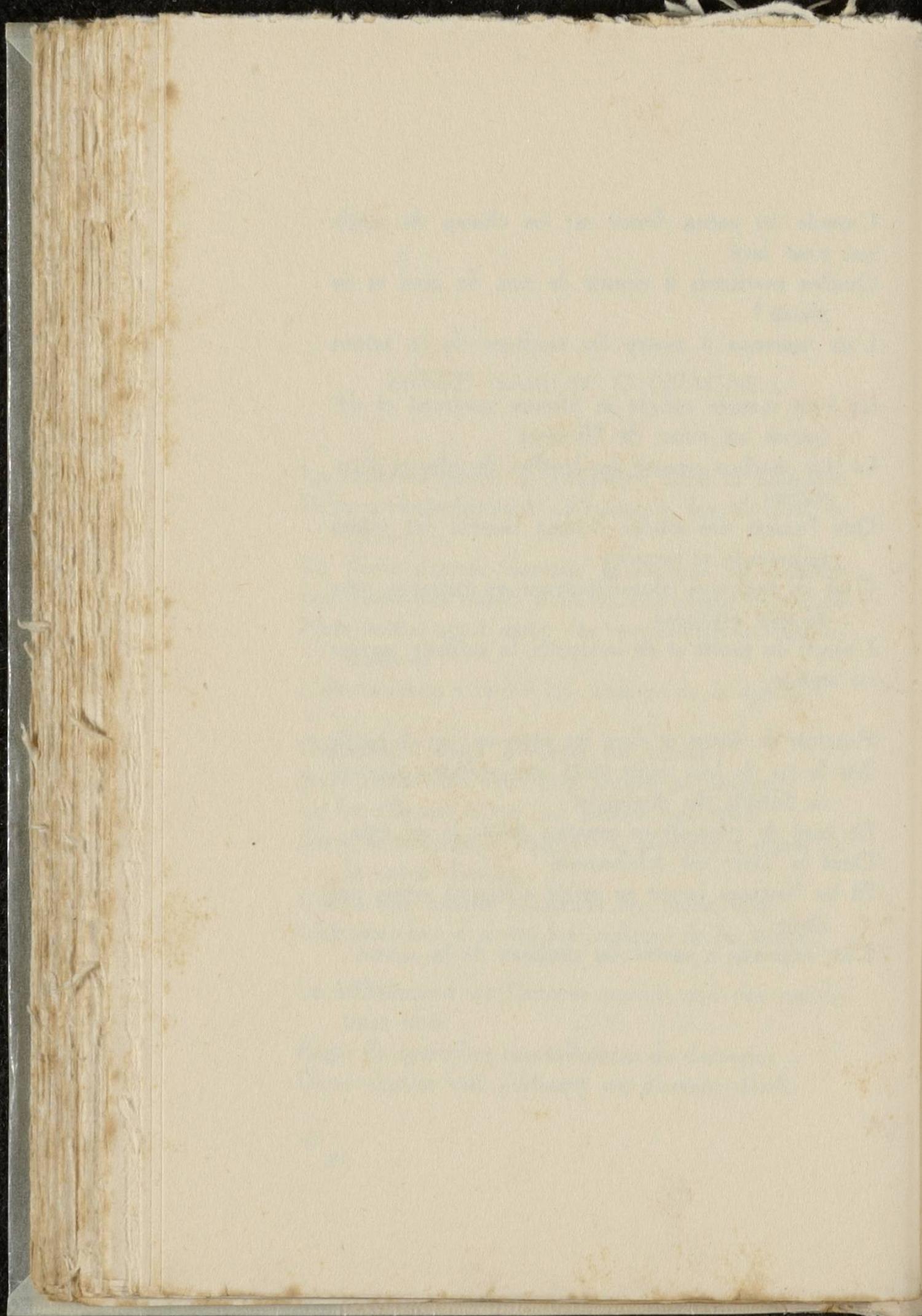
Fouettés de désirs et dans les yeux un feu de paille
Sur le lac de leur cœur toute une semaine voguera
la flottille du dimanche

De tant de générations muettes éclate le cri mûr

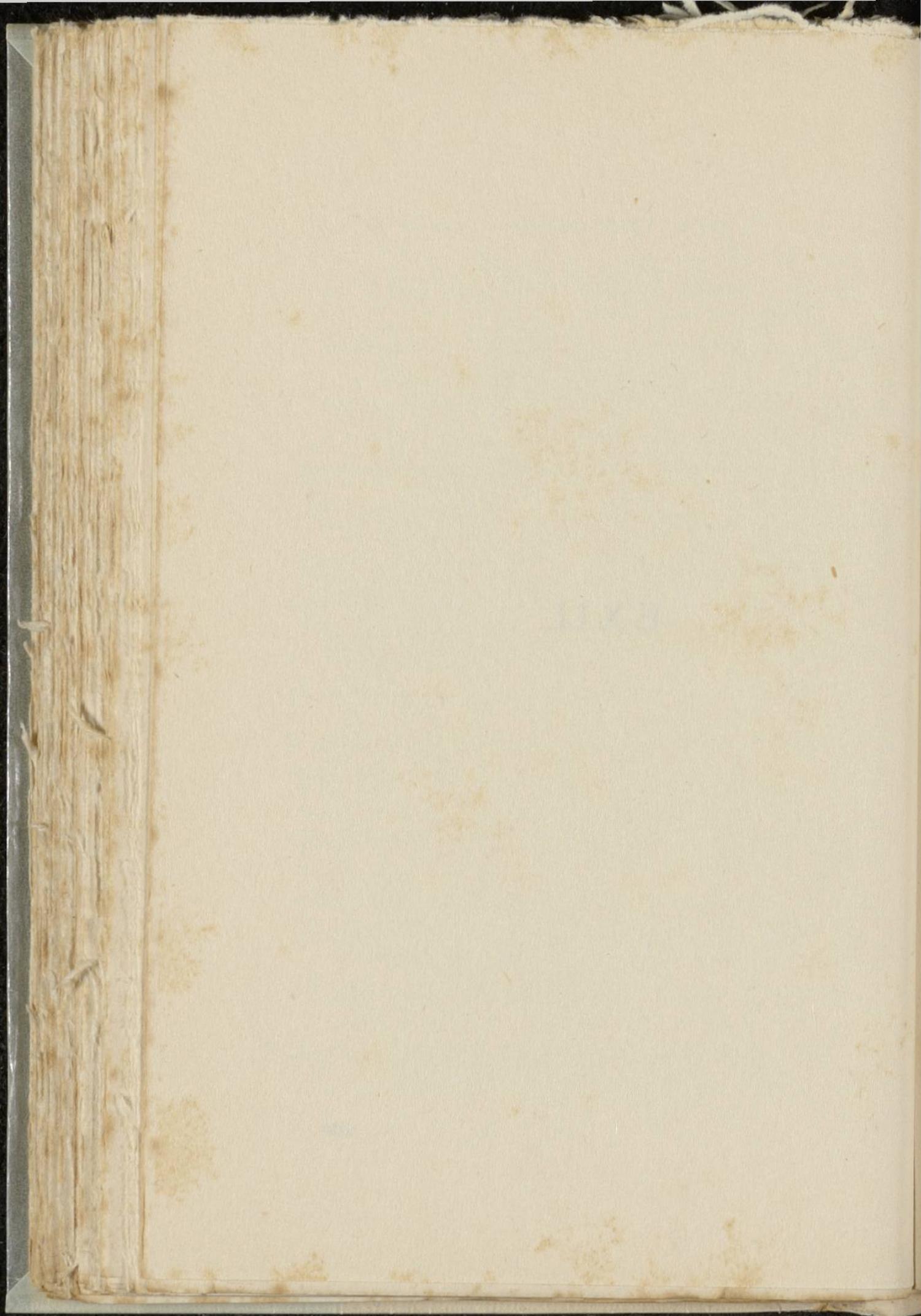
Dont la Terre est éclaboussée

Et les hommes feront ce qu'ils n'osaient même pas
rêver

L'air nouveau a ravivé les couleurs de la saison.



EXIL



COMPLAINTE

à GEORGES BOUCHE

Sous un ciel changeant comme la joue d'une fille
J'ai grandi et mûri comme le figuier
Sous un ciel chanteur de soie et de céréale
Ont grivelé mes jours les grenades et les mûres

J'ai chanté matin et soir avec les cigales
J'ai rêvé et dormi à l'ombre des grands arbres
Le monde était un cerceau que je traversais
Il tournait sur mon doigt avec un ciel d'étoiles

La ronde des heures, des grenades et des mûres
Dessinait un profil d'amour fou sur le mur
Les rois, les reines et les fous dansaient sur
l'échiquier
Les voiles descendaient mes yeux, le rêve mes jours

Sous un ciel d'armes blanches et de panoplie
J'ai posé sur le pavois de mes regards
Des reines de pacotille nées dans les buissons,
D'étranges figures qui hantaient les parvis

Sous un ciel changeant comme la joue d'une fille
Le velours de mes jours a fui au fil de l'eau
Mort l'Avril de mes yeux que chassent les brindilles
Mort l'Avril de mes jours, mes yeux, morte ma vie.

SOUVENIR DE LA TERRE

à LOUIS CAMU

Il est de grands palais sous les eaux
Où meurent d'ennui les sirènes maldives

A longueur de jours et de mois de riches fantômes
Aux mâts comblés de gloire et givrés d'oubli

Des temples à genoux dans les hautes herbes
Où les fauves lassés adorent le rêve et le soleil

Des orchidées pourrissant dans les arbres
Et des livres d'images abandonnés dans les cham-
bres de veille

Des navigateurs pendus en pantalons de coutil
Et des baisers d'amants pliés dans les feuilles au vent

Bus les vins du Rhin de Madère et de Malaga, de
Bordeaux et de Bourgogne
Ceux de Chypre d'Alicante et du Cap le Cham-
pagne et Tokaï

Il est de grands palais sous les eaux
Où meurent d'ennui les sirènes malades

A longueur de jours et d'années
Derrière les barreaux de leurs fenêtres rouillées

Surveillant le sommeil morose d'un noyé
Dont elles aiment imaginer la jeune beauté

Parmi la flore brune où s'éteignent leurs yeux de
lavande

Elles se souviennent de la splendeur verte de la Terre

Et rêvent à leur légèreté de légende
Quand elles quittaient la mer comme une verrière

Dans leur palais de nacre elles endorment leur
migraine

En bâtissant sur le fond de mer des perspectives :

Madère et l'archipel, Malaga le Rhin tout Bordeaux
et la Bourgogne

Chypre Alicante ou le Cap, la Champagne et ses
arbres, Tokaï.

LE MONDE EST FRAGILE

à GEORGES MARLOW

Le cheval bondit dans les fleurs
L'écuyère le suit
Dans un halo d'odeurs

Le ciel pose joue contre terre
Nuage frais comme un page
Galope ventre à terre

La belle image !
Tantôt d'un peigne tantôt d'un pinceau
Les herbes peignent les nuages

Errante égarée fille du roi mage
Sur le ciel tremble la renoncule
Inquiète princesse au béguinage

Le ruisseau okapi des brouillards
S'esquive dans la laine
Mais les oreilles sont les broussailles

Je tire à la courte paille
Sur un air de lampions
Ma vie fétu de paille

Le monde parmi les étoiles
Est une écuyère de cirque dans son halo
Que suit mon cœur à voiles

Si elle quitte son cerceau
Il tombera comme une auréole
Qui se brise en morceaux.

L'ANNEAU DES ANNÉES

à MAMAN

Mes mots sont la baguette du sourcier
Ce n'est nulle essence lourde
Mais l'alliance perdue que je recherche
Du ciel au fond du puits
Je marcherai soutenu par l'aile des mots
Et je porterai autour des yeux l'alliance
Comme le fil d'or d'une planète.

L'OASIS

à SUZANNE NICOLAS

Dans ton jardin de ville
Un paradis de fil,
Se file,
Lisbonne sur le Tage,
Tente amenée sur l'âme,
Coquelicot de talus, roi de désert

Un paradis de ville
Dans ton jardin de fil
Où les vrilles de la vigne
Dessinent le vitrail
De Lisbonne de Manoël
Les campanules de campagne,
Campanilles de ta ville.
Les paréos et les pagnes,
Tes roses, tes cerises.

Pins mauves de la Campine,
Tes lupins.
Lutins des nuages, les delphiniums.

Cieux peints au minium,
Tes géraniums !

Les étoiles jaunes de la mélancolie
Brûlent le cœur des ancolies
Qui ravivent leurs lèvres de malaria
Au sang des pétunias
Dans ton jardin de ville.

Du peuplier descendus
Mon rêve de coton,
Ma vie de flocons
Dans ton paradis de fil
Battent des cils
Et tissent une tente sur mon âme,
O coquelicot, drapeau du talus.

LA VOITURE

Je voyage dans un grand catafalque,
Drapant le monde dans l'étoffe disponible
A l'effort des roues goûtant le pavé des villes,
Entendant les larmes des Bourses et des marchés.

Il est le taureau noir dans la campagne,
Le wagon-postal des grandes lignes,
Le nuage pris entre les gorges du ravin,
Le fantôme d'ébène aux portes du jardin

Le grand catafalque de notre voyage.

TROIKA DANS LE CIEL

Elle est montée au faite du clocher
Fit signe au cocher
Frappant de deux doigts à la cloche du ciel
Comme Moïse au rocher
Les nuages lui mangeaient dans la main
Ils avaient des reflets de brochets
Elle n'avait jamais pris un si beau train
Dans les brocarts de la fumée
Avançant dans sa chevelure,
Aussi pure qu'au premier jour,
Cil sur la cloche du ciel,
Ombre sur la joue du jour
— Et la chevauchée de son rire
Débris d'étoiles naines dans le ciel.

LA JEUNE FILLE

Elle avance sur la pointe des pieds
Dans la vitrine de satin
Elle hésite à prendre la paire de ciseaux
Dont elle coupe le long ruban
Qui la retient à sa mère

Ses yeux battent des cils
Et la remercient doucement
L'œuf de sa grâce est moins dévot

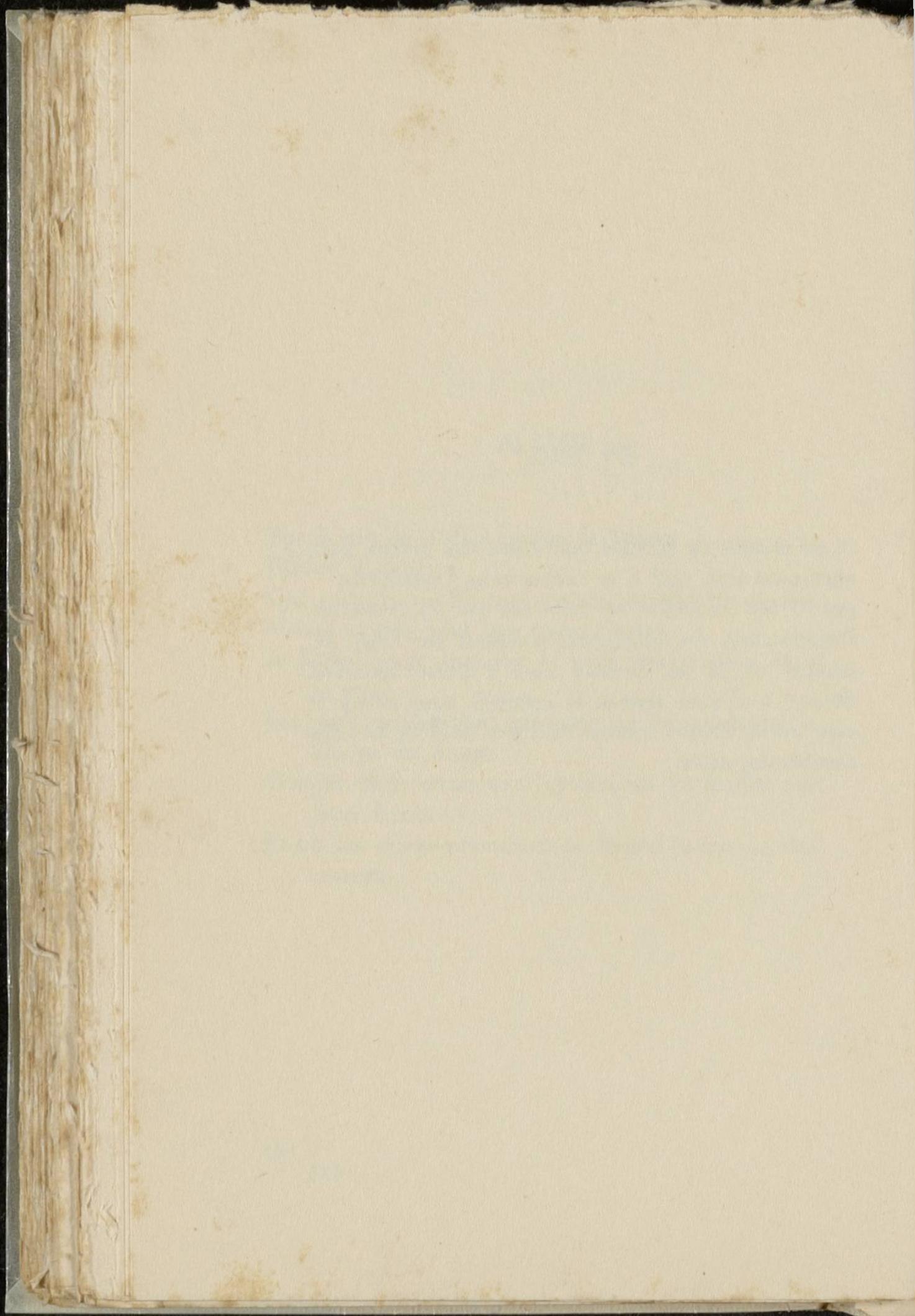
Et sa main autour de son front
Dessinait les longs fuseaux horaires
Pose sur la chevelure
Le diadème du zodiaque
Qui tourne comme l'amour
Avec le tremblement doux
D'une porte-tambour vitrée.

ALTIER

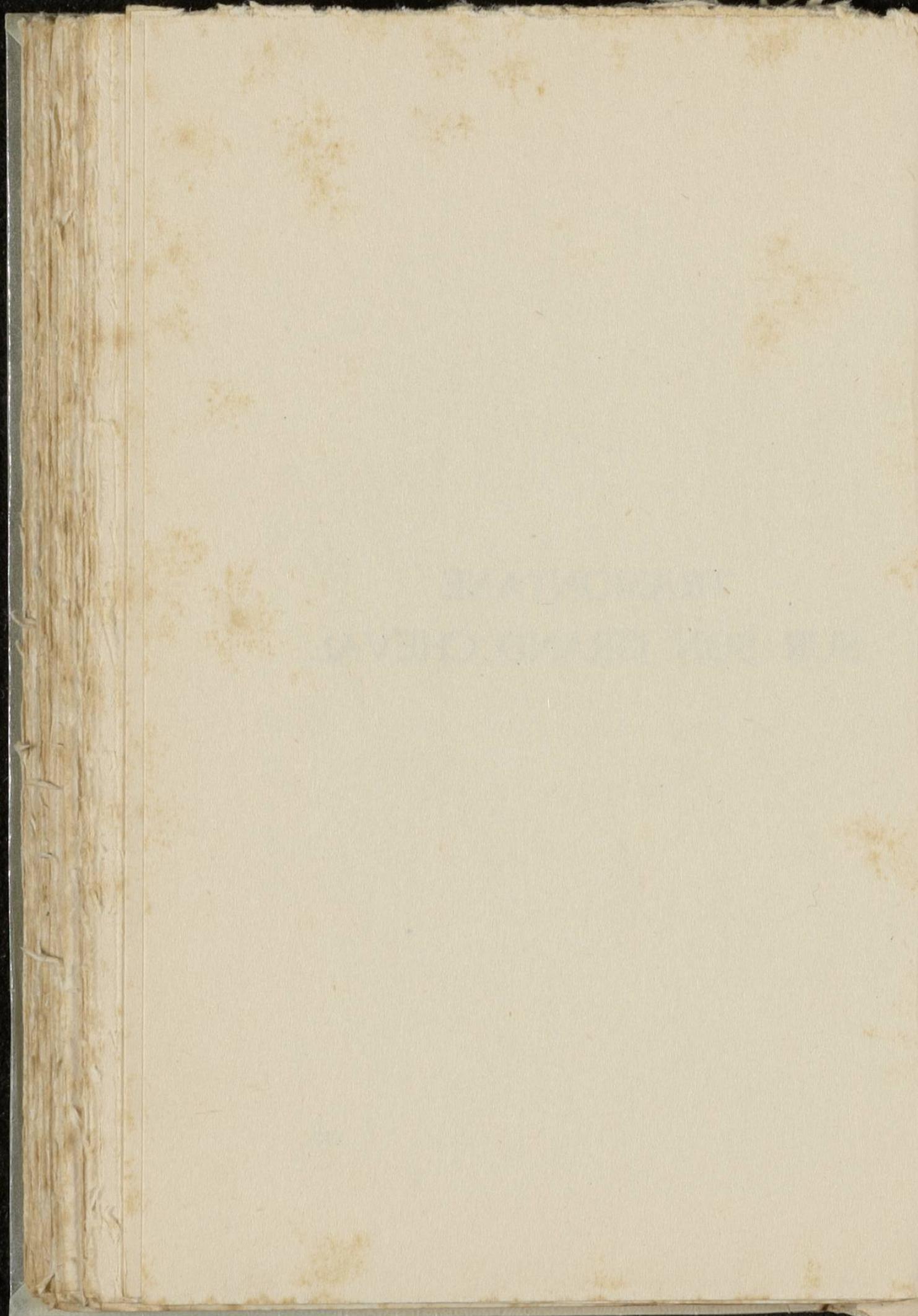
Sur le gui du ciel se hausse le nuage.
Fillette distraite
Qui accroche ses fils aux chaises, gazelles de ce parc
Vernis et très haut que troue l'avion.
Je laisse l'ange grignoter le sucre que je tiens dans
la main
Un mulet maintenant promène sur la montagne la
charge du nuage.
O jours où je rêvais que j'embrassais les feuilles sur
leurs fronts
Et où les arbres péroraient en langue inconnue des
oiseaux.

EN EXIL

A mi-chemin de la mort, au milieu des petites gens, apprenant trop tard à se cacher sous l'apparence qui lui est consentie, ne cultivant pas les souvenirs, l'imagination des paresseux, n'aimant pas Dieu et croyant en lui ou l'aimant sans y croire, ignorant, déchiré à chaque instant et souriant, sans avenir et sans passé, éternel comme l'instant, au-delà de toute inquiétude, poète.



TRAMONTANE
SUR SON GRAND CHEVAL



TRAMONTANE SUR SON GRAND CHEVAL

Mythologie en quatre parties

à...

Canevas

Un soir, après boire, Tramontane hèle un taxi, dit au revoir à ses amis, embrasse Marceline sur la bouche. Rentré chez lui, il jette son claque par la fenêtre, se couche tout habillé. Il est dans l'existence des minutes qui comptent pour deux. Le lit cède. Tramontane rencontre en route son enfance qu'il avait oubliée. Elle criaille, reproche et ment. Tramontane est bien étonné d'y trouver un élément femelle qu'il n'y avait pas deviné. Puis c'est un jeune homme qui chasse le daim dans la forêt, mais véritablement bien autre chose. Que la mousse est douce, que la source est rafraîchissante, que l'amazone est jolie et le fils du garde forestier n'est pas mal. Il y a des clairières où l'on songe à être divin. Un peu à la légère on se porte vers ses contemporains leur prêcher la bonne parole. On n'a pas

fréquenté en vain les fées de la forêt. Il y en a toujours une qui reste prise dans votre cravate et cela suffit pour troubler toute une ville, être montré du doigt, et menacé du bûcher. Mais à ce moment-là on se rit bien des citadins. Il y a belle lurette que le corps ne vous appartient plus. On a dit ce qu'on avait à dire et on procède des purs esprits.

Au plus profond des grottes sous-marines aux oiseaux équivoques, frôlé par les bêtes écailleuses, déchiré aux ronces des glaciers, enfoui, la pensée entre les doigts, dans le sable des collines qui se déplacent, tout ce qui était sa vie, égaré, Tramontane à cette minute qu'il se jeta sur son lit, étranglé de quelle angoisse terrible, se sentit berné aux quatre coins du ciel, soudain sur le bord de la falaise qui cède et soudain au creux de la mer chair chiffonnée. Cette minute, il la vivait au microscope. Il vivait au ralenti l'instant d'une goutte d'eau suspendue à l'air. Ce qu'il était, ce qu'il sera, se confondaient. Dans de grandes bandes de violet il vit les troupeaux onduler et le ciel décoller de la terre, se lever vertical. Il s'y cramponna comme à un lustre. Il l'entraîna avec lui et tout un fatras de nuages et de plâtre. Traversés les cristaux hérissés, les cols d'Enfer et les grandes cages vides zébrées d'éclat de sable, il se retrouva sur n'importe quelle pierre froide, les yeux pleins la bouche d'une chevelure fluide et âcre. Il voulut la chasser de la main, mais les vapeurs et les fumées pour si peu ne firent pas mine de le quitter, à travers leurs robes légères collèrent leur peau à sa peau, lui arrachant l'épi-

derme, l'enveloppant de bandelettes. Il n'en fallut pas plus pour que Tramontane prît feu et le monde séchait comme de place en place les tas de fanes. Pour que disparaisse à jamais ceci et cela et la Cornaline qui se ronge les ongles par-delà l'Insulinde des seins au goût de figue et de raisin. C'était l'heure des cœurs arrachés, des sentiments impondérables et fous, et de s'élancer au devant de la couronne de neige que par dérision dans un jeu de furet enflammé les femmes ininterchangeables se passent de mains en mains jusqu'à ce qu'un lac descendu de leur tête adorable les ait fait rentrer dans leurs demeures vaporeuses.

Combien de temps vola Tramontane en flamme ? Il n'était pas question de temps ni même d'âges de la vie. Dans l'espace d'un œil ouvert il allait créer le monde dans le temps que son corps en délire chavirait.

A cette altitude, des taches, des taches, parfois des cloques de peinture fraîche, et des bouts d'allumettes, c'était tout l'univers jusqu'à l'instant où Tramontane toucha terre.

L'ENFANCE

1

Deux cymbaliers et leur cohorte le reçurent qui s'avancait dans une plaine couverte d'un sable fin mêlé de gravier. On avait posé sur le sol, à demi cachées par des bouquets de verdure, de grandes boîtes blanches ajourées. Un monsieur complètement nu souleva son haut de forme : « Nous vous attendons, dit-il, je suis le magister ». Il retira ses lunettes dont il chevaucha son sexe et disparut Dieu sait pourquoi. Sortis des boîtes, des enfants de tous âges, mal vêtus, la plupart malingres et chétifs entourèrent Tramontane avec solennité. Un genou à terre pour le saluer et se relevant ils lui jetaient silencieux du sable dans le cou et le visage. Ils le prirent par la main. Arrivés sur les bords d'une profonde excavation, ils l'y précipitèrent. Ils le recouvrirent de sable, de pierres pointues, d'ortie et de chardons. Ils le piétinèrent. Ils dansèrent. Ils chantèrent :

C'est Tramontane
Grand bien lui fasse

Bonjour Goujat !
Nous dansons la tatane
Grand bien lui fasse
Ça va goujat ?
C'est Tramontane
Est-ce Tramontane ?
C'est Tramontane.

2

Gimmi ramassa une de ces larges paires de ciseaux dont se servent les palefreniers pour la toilette de leurs bêtes. Les cheveux de Gimmi était le filet qu'il traînait pour retenir le jour et les rayons de la mer. Ce fut un seul éparpillement de jasmins, il les coupa au-dessus de la fosse où se trouvait Tramontane. Ika prit à son tour les ciseaux pour s'arracher le ciel des yeux. Les vastes marais brunis cédèrent où luisent les emmêlements de brins d'herbe et de molinies bleues. Se dissipa l'essaim roux des pirogues que jettent au vent d'automne les marronniers de l'Inde. Ses yeux roulèrent un instant jusqu'à répandre leurs parfums tassés de sapinières, jusqu'à ouvrir leur nasse de poissons d'eau douce et soudain un brochet avala d'un trait les ablettes et les vairons. Alain avait posé ses lèvres sur la chair des marbres brûlants. Les lèvres d'Alain coupées, il y eut un étrange fourmillement de vers, les uns blancs, les autres veinés de violet et d'autres munis de très fines ailes. Crabé se coupa les mains dont les doigts firent une poussière de coquillages. Il y a parfois des branches qui font du soleil et de

l'ombre : ainsi fit Nène en décroisant les jambes. De deux doigts elle souleva sa robe crétoise qui contenait marguerite, tour à tour passant auprès de Gimmi, d'Alain, de Crabé ou d'Ika. Ainsi se tressaient des lianes souples, ainsi sussurraient des grâces légères volcaniques, Nène couvrant Gimmi de ses cheveux, mettant ses doigts dans les orbites vides d'Ika, frottant ses seins contre les moignons de Crabé et ses lèvres aux gencives d'Alain, le cercle des flammes d'or caressant la tête de Gimmi, dans les orbites vides d'Ika les étincelles blanches crépitant et celles bleues électriques à l'entour des poignets de Crabé, et tout un paquet d'algues frémissantes dans la bouche d'Alain. Nène dansait éperdument, Nène était nue. Gimmi, Crabé, Alain, Ika la serraient, cherchant à l'étouffer, mais Giuarcino lança sur eux ses chiens vifs et cruels. Il s'avancait, souriant, la badine légère entre les mains, fit la moue à voir déchirés Alain et ses compagnons.

3

« Est-ce possible ? » dit-il.

Il passa la main sur le front de Nène et à bouches unies ils entrèrent l'un chez l'autre, Nène se faisant un chemin entre les aiguilles pressées des sapins et des mélèzes, Giuarcino mâchant pétale par pétale le regard de Nène, le sourire de Nène, le sexe de Nène, les cheveux de Nène, le sexe de Nène, le regard de Nène...

Dans la lumière Nène et Giuarcino s'effacèrent. Tramontane sortit de la fosse secouant le fumier.

les feuilles, le sable, le sang caillé et les chairs dégoûtantes qui le couvraient. « Qu'as-tu fait de nous ? » s'écrièrent Alain, Gimmi, Crabé, Ika. « Où sont les joncs parfumés que les baisers soulevaient dans nos cheveux ? ». « Fais se recoucher dans nos yeux les lévriers de rêve ». « De nouveau les séraphins monter et descendre les échelles de soie dans la musique de nos oreilles ». « Sur les rivages de nos lèvres les voiles s'humecter de rosée ». « Et nos narines être aussi translucides que les ailes des mouches ». « Et nos doigts démêler encore les fils d'Ariane et les chevelures de Vénus ».

« Je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais connus ! s'écria Tramontane. Je ne suis ni Alain, ni Gimmi, ni Crabé, ni Ika, ni Nène, ni Giuarcino ».

La meule tourna. Elle souleva l'arbre de couche, vieillard depuis le temps qu'il fut jeté dans la geôle. Il ne savait pas, l'imprudent, que ses chaînes à peine agitées, d'anneaux en anneaux les mers se heurteraient. Bien plus, il s'étira les membres vermoulus. Le monde fléchit sur une aile, les surfaces craquèrent. Un plateau de la balance l'emporta, celui où Tramontane pesait la vie. Tout était remis en question. Tramontane de nouveau perdait pied. Les arbres de l'Innombrable eurent beau jeu d'accourir portés par le tournoiement de leur lasso de branches et feuilles menaçantes. Ils agitèrent leur panoplie de feuillage et la mer démontée de mains, de pieds et d'un million d'yeux aux langues rouges. Tramontane était prisonnier de la forêt. La machinerie s'arrêta.

LE CARREFOUR

1

L'appelaient dans la campagne les voix plaintives et déchirantes des femmes. Tramontane restait immobile, un glaçon dans le cœur et les gencives ensablées. La Bête à l'énorme crinière et aux mille bras étouffants l'approchait comme une assemblée ondulante et rampante, le blasonnait épouvanté, d'une lèpre feuillue. Il voulut fuir. Mais les chemins l'égarèrent à plaisir et retournaient sur lui leurs poings hérissés de couteaux. Les rumeurs vertes lui plaquaient au visage les masques de chloroforme. Un œil immense répandu entre les feuilles, les arbres et dans les allées, bourdonnait, enfermé dans un triangle, rongé des mouches, encerclé de deux cornes noires voltigeant.

« Au secours, cria Tramontane. Qui donc viendra au secours de l'homme ! »

Un sifflement, les voiles du ciel s'écartèrent, une pluie de feuilles et le duvet d'Eléonore de la lune s'abattirent sur la terre. Le carrefour des Mille Désirs ouvrait à Tramontane ses chances de per-

dition, ses baumes de balsamiques et son feuillage de Rose des Vents. Voilà les allées nues de leur robe de simulation, mais aussitôt leurs larges coups d'éventails ! Les poteaux indicateurs s'élevaient. Dérision, dérision ! Ils se déplaçaient comme l'espoir.

2

Par quels chemins, quels ravins et quelles pépinières les six mandarins à robe blanche ont-ils jamais atteint l'œuf du condor suspendu à la lampe merveilleuse ? L'aventure était un beau cygne capricieux et sauvage. Le plaisir cachait ses lames tranchantes sous la mousse où étaient posés au bord du chemin les paniers à métamorphoses : amour, audace, abondance de cœur. Dans les étangs le dédain fleurissait la splendeur des nénuphars et les hêtres ménageaient un long couloir à l'indifférence. Il neigeait des plumes teintes de sang.

Tramontane était impondérable et d'une grande élasticité de mouvement, entraîné dans l'orbite d'une force physique soudaine. Il explora toutes les allées, toujours ramené au même point du carrefour. Il filait à toute allure le long des arbres pour glisser dans un terrain d'aiguilles, arriver au pied d'un édifice à grandes baies ouvertes qui s'écroulait, se heurter aux cailloux d'une plaine aride peuplée d'os amoncelés, de croix et de stèles brisées, échouer dans les nuages, les oriflammes, les nappes de lin, les départs de pointe en pointe, toute la série des

éclairs, le jeu du tonnerre, la poussière des moustiques et des étoiles, passer au milieu de toutes les étoffes bariolées, des coups de baguettes magiques, des écrans, paravents et caravanes, des voix lyriques et des chants inespérés, patauger dans une mare empêtrée de feuilles et fougères pourries, s'éparpiller dans les roches où s'épanouissaient les jets de topaze, de rubis, les touffes de glaïeuls, les lys, les bouquets de mimosas, les verveines, les violettes, les champs de reines des près, se perdre dans une sottie basse-cour au milieu des tournesols ridicules, des dindons et des pintades, visiter un aquarium de plies, d'algues, coraux, polypes, pieuvres, hippocampes, tentacules, oiseaux-scies, assister sur une grand'place à la levée des enthousiasmes, à l'autodafé d'un Passé alourdi par le Profit et le Nantissement, à la ventilation soudaine des palmes pures et libres ; Ambition et son chien basset, Peur la corde au cou, Masse et Nombre, Sensualité et toute sa séquelle de satyres sautillants, les Hydres antiques, les Marsouins, les Bâtons de Chaise Rompus, la Logique mangée des mites, le Capitalisme pauvre comme Job couvert de perles japonaises, la rétractilité des tentatives, l'éperdûment des sensations, les champs de l'intelligence, les ailes des Anges, et la cascade des dévouements, l'accompagnant.

3

Mais déjà la mousse tenue, les saxifrages, avaient passé l'éponge sur tous les chemins, les épines

tressé leur couronne posée sur le carrefour des Mille Désirs. Dans la clairière les arbres agitaient doucement leurs papilles. Deux cornes noires cependant menaçaient l'œil dans son triangle que rongeaient les mouches. « Dieu, cria Tramontane, Dieu ! » La forêt s'ouvrit et se referma plus immense. « J'interroge Dieu ! » L'oiseau d'immobilité s'élevant dans le ciel déplaça de la rosée au cou du silence. « Que Dieu réponde ! » Tramontane arracha le pieu le plus aigu, transperça l'œil. Il se décortica, et les paupières brûlées, Tramontane, le temps d'un éclair, put voir s'ouvrir une suite d'appartements baignés de lumière. « Dieu m'aveugle et ne m'éclaire pas ! s'écria-t-il. Je ne veux plus d'un Dieu comme le soleil plein de taches. C'est à moi de choisir. Il ne s'agit ni de vertu ni de vice. Hercule, demi-dieu, je vous repousse. Je n'ai vu nulle part la vie ni les blés, ni la mer, ni la forêt, se diviser en deux faisceaux nets et égaux. Ce n'est plus le temps où se sépare la Mer Rouge pour vous donner passage sur la Route Royale. Mais les plus étranges fleurs habitent les blés. Les plus belles ont singulièrement bleui mes lèvres, les parfums de moisissure tapissé le fond de mes narines. Chardons épineux (ah ! je sais votre langueur) combien davantage vous me flattez que les bleuets incolores. Si je porte la main dans l'eau, jamais je n'ai pu la décanter, ici claire, là noire, mais elle a passé sur mes doigts comme un grand éventail de plumes, traversée de longs éclats, mais de quelles couleurs ignorées, les moires

les plus chantantes, les aciers les plus auréolés. Jamais pour moi la forêt ne s'est ouverte en deux chemins, mais les branches me balayaient une route où je n'étais pas encore engagé qu'une nuée de feuilles bourdonnantes déjà me laissait sans regard, sans voix, et sans musique. Il est beau alors de venir déclamer qu'être ou ne pas être est la question ! Il ne suffit pas d'avoir renoncé, il ne suffit pas qu'enveloppé dans un grand manteau étoilé on laisse tomber sur les sables sans fin un regard bouleversé ! Un homme à la mer et qu'il s'y débatte ! Toujours je le préférerai aux sages qui ne sont plus et aux héros qui s'affirment, prisonniers de leur armure et couronnés d'applaudissements. Je veux en moi la perpétuelle assurance d'un soulèvement. Un homme à la mer et pour toujours s'y perdre, il faut qu'il perde le sol à chaque pas ! Un homme à la mer et son regard s'ouvre sur plus d'espace. Et voici de l'autre côté ceux qui se travestissent : les redingotes, les robes ou les casques. Ce sont les avaleurs de terre, les croyants de la planète, les faiseurs d'esclaves, ceux qui faussent le vol des Présages, les Mondains, les profanateurs de l'amour, la grande force de disjonction. J'irai parmi les hommes les faire se ressouvenir de leur divinité, pouvoir de se disjoindre.

Comme un homme qui a gravi une colline avant de la descendre, Tramontane porté par la vague au plus haut point, son corps hésite un instant, repos

délectable. Les arbres cèdent les uns après les autres. La clairière de la divinité s'agrandissait. Les papiers sensibles du jour s'y glissent par paniers. Ce sont des anguilles, des carpes et tout ce que vous voudrez. Ils y baignent dans un acide qui mord sur la forêt. Bientôt c'est l'entière débandade et la débâcle des arbres. Des groupes de noisetiers et de cytises tirèrent la plaine, drap et peluche. Les blés respiraient. Des bruits de grelots. C'étaient les seigles. Les fleurs des champs contaient des babioles. Comme les curés les maisons dans les campagnes, les abeilles les visitaient, y faisaient leur beurre. Et parfois du donjon partait un message, l'oiseau bleu entre les dents.

LA VILLE

1

Déplaçant l'horizon à mesure, Tramontane marchait accompagné de l'éclat des alcools blancs ou brûlés ou de mer. Il se retourna pour contempler l'étendue de terre qu'il avait gagnée à la fraîcheur, animée divinement. Mais Ventru lui barrait la vue. Ventru et l'horizon se tenaient derrière Tramontane que la colère soulevait : « Hé ! s'exclama Ventru, voici des vignobles et de quoi nous rafraîchir. Par le phylloxéra ! l'homme est un rude gaillard qui a inventé le vin. Mégère, eh ! Crapaude, viens que nous nous accouplions et que nous buvions. Et vous, les gars, prenez vos fourches, vos bêches et vos râteaux, et expulsez-moi ce vagabond, ce va-nu-pieds qui arpenté les champs que j'ai cultivés. »

Les valets sortirent de la ferme et frappèrent à qui mieux mieux Tramontane.

« Paresseux, dirent-ils, travaille, fais comme nous, arrache les pommes de terre. »

Crapaude riait la bouche sur les hanches.

Alors commença la grande douleur de Tramon-

tane, car les fourches qui l'avaient blessé avaient atteint au milieu de son corps cette plaque d'acier, cette mince feuille d'air où l'espoir l'hiver couchait ses fleurs de gel les plus pures, juillet ses flammes les plus déliées, qu'embuait Novembre avec fragilité et où roulaient au printemps les gouttelettes ailées. Tramontane ferma les yeux. De leur bec aussitôt les grands oiseaux blancs échassiers tirèrent du Nord au Sud le voile qui recouvrait la terre. Il put voir au-delà des champs, des terrasses, des digues, des ports, de la mer, de la vie, au-delà des flammes, des voiles de lumière. Autant d'épis pressés, autant de corolles jaillissantes, autant de mers murailles évanouies. Le ciel, la terre, l'espace, horizontalement ; le ciel, la terre, l'espace, verticalement. D'étoiles en étoiles les grandes montagnes courbant l'échine. Les tôles frissonnantes. Des étoiles autant que gouttes de pluie. Des pluies autant que bambous. Les cavernes dans le creux de la main. La main chassant les nuages en troupes. Les cercles, en vapeurs et fumées. La transparence et la glace. Le ciel, la terre, l'espace.

Désormais Tramontane s'avance les yeux fermés. Il gagne le faubourg, la ville. Il était bien le centre et les moteurs trépidants s'éloignaient de lui.

2

C'était jour de fête. Ventrù, Crapaude, leur progéniture, s'en étaient venus voir le défilé de l'Arc

de Triomphe. Une voiture énorme, bruyante et singulière, passait là, où ils montèrent. Elle regorgeait de monde semblable, à s'y méprendre, à Ventru, tous injuriant celui qui leur rendait de la monnaie, mais dont les doigts épais et bleuis l'avaient laissée choir sur le plancher. Ventru lui cracha au visage.

« Que fais-tu, dit Tramontane à celui qui menait le véhicule ? »

« Je conduis toutes ces sottes gens voir un défilé patriotique monstre. On dit qu'on sortira les coffres-forts, qu'il y aura 2.000 soldats enchaînés pour les porter et qu'on tirera des salves d'artillerie sur la foule ».

« Ferme les yeux, dit Tramontane, conduis aveuglément et va de l'avant. »

Des flammes et des nuées enveloppèrent la voiture de transport en commun qui projetait loin d'elle toute autre réduite en poussière. C'est ainsi que faisant le vide elle déboucha en plein dans le cortège, renversant l'Arc de Triomphe, créant la panique et éparpillant l'or des coffres. Les 2.000 soldats de parade l'envahirent, délivrant des coups l'homme préposé à la monnaie que Ventru et ses compagnons pour se rassurer frappaient sauvagement. On fit terrain net de tout ce monde par paquets au travers des vitres.

De grandes ailes métalliques naissent au véhicule géant. Il passe à même une usine pour recevoir, las et fiers, les ouvriers qui en sortent et dans les plis et replis de rues hérissées, les femmes veloutées

colorées en chemises souveraines et dans les cours obscures (un platane et deux marronniers) des écoliers qui s'amuse à la cadence des minutes comptées sous le regard d'un maître oblique.

3

Le feu à l'arsenal ! Le feu à la caserne ! Le feu à l'usine, aux Écoles Supérieures, aux maisons de change, aux maisons d'amours ! Une vague d'incendie gagnait la ville qu'aucune eau ne parvenait à éteindre et qu'aucune main humaine n'avait allumée.

Mais plus mélodieuses encore que le feu, un instant aux balcons, à peine au long des gouttières, légères aux arêtes des toits, puis disparues aux carrefours, des formes subtiles et vigoureuses se faufilaient, glissaient. Un dos, un bras, s'éclairaient. La musique était fine, perfide, mortelle.

« Ce sont des femmes nues phosphorescentes » dit Jacques.

« Non, dit Tramontane, les Sirènes... »

Un nouveau danger menaçait la ville. Les portes s'ouvraient. Les ateliers étaient vides, l'amour inachevé. « Les Sirènes » ! On les avait vues sortir du fleuve et grimper aux arches des ponts. Puis on perdait leur trace. Ce qu'on en disait était confus et contradictoire. Vainement les policiers les avaient poursuivies au long des avenues élysées. Or, dans un cinéma de quartier, elles s'étaient détachées du

film à l'instant où la mer emportait le héros sur son épave. Finalement, le banquier, portait un toast à ses amis. Il les trouva au fond de son verre. Il jeta la coupe, réclama du champagne. Elles étaient au fond de son verre. De toute l'après-midi il ne put boire. Un vendeur dans une galerie de tableaux se désespérait de les retrouver sur toutes les peintures qu'il montrait aux amateurs. Dans un magasin de nouveautés on les trouva roulées dans les écharpes, les foulards et les châles. On ne savait comment elles avaient envahi le sous-sol, mais on les avait vues qu'emportait une rame de métro. Les grandes orgues de la cathédrale éclatèrent soudain comme elles les quittaient. Elles s'étaient emparées des tours Eiffel et des appareils de T. S. F. On apprit par la suite quelle dévastation dans les consciences avaient accomplie leurs messages. Par haut-parleurs elles touchèrent une foule immédiate. Tous ceux qui les avaient écoutées, disait-on, ne voyant que mourir s'étaient tués.

4

Comme les ténèbres s'approchaient d'un pas sur la ville toute trace des sirènes avait disparu. Mais l'air fleurait meilleur que la pomme de la Saint-Jean. Si l'on passait le doigt sur les choses, il restait taché de leur parfum : c'était sur la peau un certain noyau brunâtre qui s'agrandissait et gagnait de vitesse de minuscules ondes à dentelures vaporeuses.

On s'étonnait d'avoir soudain dans la main une petite bête à carapace brune. L'instant d'après les poches en étaient pleines. Elles s'introduisaient entre le cou et le col, et de là gagnaient tout le corps. En même temps qu'un léger picotement elles vous laissaient une fraîcheur de menthe. Il y eut de ceux qui furent si friands de cette volupté qu'ils se dévêtaient, frottaient leur dos aux arbres, aux maisons. La police veilla à faire cesser les débordements.

5

Tramontane avait quitté ses compagnons. « Je ne vous retiendrai pas asservis à moi-même, leur avait-il dit. Pensez à votre propre puissance de libération. Osez être divins. Méfiez-vous de ceux qui vous offrent le pain et de ceux qui vous l'enlèvent ; les uns et les autres veulent vous asservir. Ecoutez les sirènes même et surtout si vous devez en mourir. Mais si vous pouvez en vivre, plutôt que de fermer les yeux pour que se lève la réalité intérieure, ouvrez-les larges pour qu'elle puisse s'échapper de vous, entraînant toute la terre dans sa courbe. »

Or, aux approches de la nuit, alors qu'elle rabattait coupole, la ville était déserte, les gens enfermés chez eux. Tramontane était à la merci des lettres de lumière, maîtresses de fasciner et de parcourir la ville et la nuit. Jamais leur appel n'a été aussi pressant, l'invitation au vertige, au suicide, à l'amour, et à la vie. Quelle souplesse ce soir dans

leurs déplacements. Quel sûr instinct apportent à se découvrir celles liées d'affinité, toutes d'un grain lunaire, leur âme comme le musc éparse où tremble on ne sait les larmes ou l'espoir, habitées peut-être des sirènes tôt disparues. Quelle discipline à former le carré de bataille contre l'adversaire. Dans leurs combats, quel plaisir et quel luxe inutile de panaches et d'étoiles ! Mais celles d'un éclat davantage polaire, isolées, erraient à tout jamais. Tramontane en suivit une parfumée de plus de mystère. Il distingua mal d'abord de quoi elle était le signe, mais il s'aperçut bientôt qu'elle variait dans un ordre constant. Dans un même temps qu'apparaissaient une fois les caractères A M D T S ceux R L E I C apparaissaient deux fois, ceux N V trois fois, celui O six fois.

Soudain sur la portée de la nuit s'inscrivirent à la fois les quatre lettres

A M O N

et Tramontane eut devant lui un disque ou plutôt une patène d'or profonde, semblait-il, et comme au fond d'une coupe s'y jouaient alternativement l'image d'un bélier et d'un fléau. Le tout fut brouillé de sang qu'un voile blanc de paix ne dissimulait pas. Alors s'éleva dans la nuit un menhir de lettres de feu. Tramontane lut :

Cône O cœvr d'or ! tv lvis loin ! Amon !

Il y eut de la fumée et quand elle se dissipa un nouveau menhir de feu :

O cOv nv trOnc diev Or sOleil AmOn

Mais Tramontane ne vit bientôt plus que la lettre indécise du début qui gonflant jusqu'à prendre la grosseur d'une grenade tournoya, un instant incandescente s'entr'ouvrit, quatre mots crépitèrent :

AMON
LOUIS
RÉVOLUTION
CONCORDE

dont il ne resta qu'un peu de cendre (1)

6

La lettre avait amené Tramontane devant un vaste plateau tournant. Des voitures silencieuses patinant sur la glace y prenaient rang un instant, puis glissaient ailleurs leur charge de cadavres soudains. En dehors, à gauche, une foule affamée se pressant sur des tréteaux réclamait des chiffres. Celui qui avait crié le plus longtemps et le mieux ouvert la bouche, on les lui jetait plus énormes. Un petit monsieur portant lunettes, juché sur un tabouret, inscrivait les résultats à même un tableau noir. Au loin, à droite, dans un grand silence, fonctionnait une guillotine pour d'anciens rois et d'anciens princes, indiscontinûment.

petit point petit point petit point

(1) Il n'est pas possible que l'auteur n'ait pas songé à cette place de Paris où un obélisque, des fontaines et des sirènes mêmes ont remplacé l'image de Louis le Bien-Aimé, qui successivement s'appela... etc. Mais jamais ne s'y est tenue la Bourse.

Tramontane, traversé le cercle des voitures qui périrent accablées, aperçut les sirènes.

Le diamant est plus malléable que le madrier où le canif s'engage imprudemment. Les vitres gondolent. A travers leurs cheveux et deux doigts, elles rient dans la pluie. Les sirènes constellations évoluaient avec plus de grâce que les elfes n'en mettent à perdre leurs pantoufles.

7

Dans la tête de Tramontane une boule verdâtre.

Elle roula les feux de bengale chanteurs et comme un champagne naissaient les moustiques. La musique des sirènes... Elle filtrait, entre les galets qu'elle polissait, les insectes nasillards diaprés entraînés dans le mince filet d'eau. Des osselets elle roulait aux dés puis trempait un biscuit dans un malaga de bitume. Deux verres, trois verres, dix verres, à droite, à gauche, et sur l'acajou. Eléonore de la lune quitte son tablier et ses souliers d'aurore aussi. Don Pedro appuie à peine à la taille : « La poudre de mes cheveux frimas, je la secoue sur tes seins de neige ». « Douce si tu veux mon cœur pour tes dents menues... » « Marquis, que dira votre père ? » La plinthe a crié. La première souris enlève son feutre à plumes. La seconde a fait deux boucles avec sa queue. La première grignote le gruyère. La seconde lui purlèche les babines. Un bonnet de coton ! un bonnet de coton ! Un vieux

tousse et recrache. Tout le joli monde a fui. A la fenêtre la musique fait risette au vieux. Elle lui chante tous les noms d'oiseaux. Elle lui donne sur les ongles. Les deux battants de la fenêtre sont tressés d'églantines. Elle visite le cerisier, elle becquette les cerises. Elle se cache du héron. Elle vole dans l'infini.

Tramontane a senti qu'elle glissait entre sa chemise et sa peau, puis vlan ! son aiguille dans la chair, son poison dans les veines. Tramontane charrie la musique des sirènes, ses glaçons, sa fonte de neiges, ses îles désertes et ses divinités papoues.

8

Or, quel était le chant des Sirènes ?

« Nous ne connaissons pas Dieu. Un jour de rêve, l'homme nous a créées. Ses mains mécaniques donnèrent naissance à des étoiles tremblantes. Il pouvait avoir la démarche du pingouin et se vêtir comme un grotesque, c'est semblable au remous de neige, à l'écume génératrice d'oiseaux qu'il nous fit. Sur notre corps de raisin il jeta maille à maille la pesanteur de l'or, la souplesse de la gazelle du désert et la légèreté de la toile d'araignée. Il pouvait bégayer à l'aide d'une grammaire, notre parole est certaine, qu'elle soit une nichée de têtes d'épingles ou qu'elle donne à son pendule toute l'amplitude désirable. Mais aujourd'hui, l'homme a peur de nous. Nous sommes les Insidieuses et nous vous perdons. Qui nous écoute n'a plus de toit. Ce n'est

pas seulement religion, famille, patrie qui lui sont incompréhensibles. Ses pas s'effacent sur le sable. La poignée de coquillages brisés qu'il ramasse ne lui en dit pas long sur sa vie. Il s'ignore à tout instant, indifférent à ce qui n'est pas le tissu sonore de très fines lames métalliques. Tramontane, écoute le chant des sirènes. Tu ne songeras plus à te défendre, tu ne songeras plus à te couvrir d'un manteau d'apparences. C'est quand l'homme nu sur la banquise grelotte, qu'il est beau d'avoir l'aisance d'un archer incomparable. Sa main abandonne une Europe au poil dur ; les yeux emplis d'Asie, il laisse baigner au vent un corps que jadis sans doute ont traversé l'Afrique et les fièvres longues et continues. D'instant en instant, des étoiles plus lourdes s'accrochent à ses doigts. Ses oreilles bourdonnent d'un chant de mort plus grave. Qu'il s'accoude alors, ses regards enchevêtrés de lianes se déferont pour laisser passer les cortèges sans fin. C'est le moment qu'il étend une fougère d'ombre sur les nations de cape et d'épée, le rêve de fer ou d'acier des peuples penchés sur leurs foyers de flammes à le forger et la cohue des prêtres qui de leur corps masquent la nudité du Dieu invisible. Il peut s'élever des quatre coins du ciel des foisons d'êtres très purs, l'homme nu sur la banquise aura plus qu'eux la grâce d'un corps à la dérive. Tramontane, écoute le chant des sirènes ! Illeurlé... hité hité ! Tramontane, écoute le chant des sirènes. Entends monter dans les ramures les parfums des vents acides. Suis-nous, Tramontane.

Illeurlé hité hité ! Nous te tresserons des couronnes
d'anémones mortelles. Glace... Rose Rose. Que sonne
le glas de la voie boréale, dème daim diadème. Ha,
ah, ah, ah ! Entends-tu notre éclat de rire ? Petit
petit petit La fille de Minos et de Pasiphaé...

9

« Sirènes dérisoires, vous l'avez dit : créatures de
mon bon plaisir, n'espérez pas que je vous suive !
Ce sont mes yeux et leurs mille mains qui vous
ont façonnées à l'envie. J'écarte les doigts, que
devient votre chant dispersé, sirènes, feuilles mortes
quand je le veux. Dansez, dansez à mes yeux ravis,
brillez un instant, flammes légères, mais un mouve-
ment de mon genou et c'est à chaque fois un fabu-
leux jaillissement de naissances nouvelles. Un pas
au milieu des arbres et c'est m'égarer à plaisir dans
l'ordonnance de leurs lignes. Ah ! risibles, risibles
sirènes. Quel est donc cet abandon ? Vous ne fuyez
même pas. Votre départ est un long sommeil. Vous
êtes hors de danger. Loin de Dieu, loin des hommes.
Pas un démon qui s'approchera de vous pour vous
tenter. Il ne me faut pas une arme éclatante sur un
ciel éclatant. Il me faut une arme éclatante de sang.
Il me faut une armure qui m'étouffe et mouillée
de ma sueur de mort. Ah ! j'ai besoin des autres !
Qu'ils me tentent, qu'ils me désirent, que je leur
manque, je veux que nul ne soit satisfait. Je n'ap-
porte pas le baiser de paix, je ne veux pas le rece-
voir. Je n'espère pas le bonheur ni d'arrêt dans la

croissance. Je n'espère pas le désespoir, ce feu de joie que j'allumerai trop tôt éteint. Venus à moi, ils partiront les mains vides. Ils seront sans doctrine, mais je les convie à la plus folle folie des grandeurs. Je ne veux pas que l'homme s'abandonne à lui-même, je ne veux pas que l'homme s'abandonne aux merveilleuses sirènes qu'il pense. Je ne veux pas qu'il soit seul et qu'il se repose. Je veux qu'il soit un buisson de flammes s'alimentant du besoin de flammes. La communauté du feu ! Que tous l'entretiennent, à voler le feu, à se sauver par le feu. Que l'homme se dépasse abandonnant la sagesse, la vie uniquement en lui, de lui et pour lui. Adieu sirènes, minces feux follets *surréels*, lucioles de l'épuisement, flamme infallible et restreinte, jamais en péril de s'éteindre. Dieu, patrie, famille, tous les pions de vos échiquiers puérils, je porte cela autrement avec moi dans le feu, unique et même matière. Je ne vois pas de division dans la flamme. Ni dans la divinité ».

Tramontane parla longtemps. Acquérir la facilité, c'est-à-dire la puissance et la grâce, pour créer l'illusion, c'est-à-dire la vie, quelque chose qui croît au lieu de dépérir, il poursuivait un rêve couronné de jeunesse, la dépense accroissement de la force. Ce qu'il avait inventé, il le perdait. Il éloignait de lui ce qu'il aimait, ne comblait pas ceux qu'il aimait ; ceux-là auxquels il tenait davantage, il les désespérait davantage. Mais il ne voulait pas qu'il s'arrêtent au désespoir. Il leur donnait des raisons d'espérer dans de nouvelles défaites, l'Amour toujours sauf. Que les hommes fassent leur bonheur matériel,

mais qu'avait-il à y voir ? Le désarroi ne pourrait-il pas toujours le porter dans les cœurs ? La mesure de sa solitude ne serait-elle pas toujours autant que le blâme des hommes, leur louange ?

Ce que Tramontane dit ensuite devint confus, contradictoire. Il voulait le bonheur, disait-il, il aspirait au bonheur. Il taillait dans le bois des idoles qu'il adorait. « Je les ai inventées, s'écriait-il, mais elles me sont bien supérieures. Vraiment ? Mais regardez-les, couronnées de persil elles grimacent ! Arrosées d'alcool elles flambent, elles flambent ! Ce ne sont pas encore elles qui me dicteront la loi. Sauvé ! Sauvé ! Je puis ouvrir les mains, toutes mes œuvres sont informes ».

Tramontane devint, semble-t-il, nettement incompréhensible. Il répétait : « Les rapides sont toujours assez vites, mais ne vont pas assez loin. Dans la forêt les lys jaunes ne sentent pas toujours bon. Le plus beau mensonge est le plus vrai. Les couleurs du couchant sont aussi celles du levant. Trahison et crime sont les seins purs de la grande forêt. »

La place était maintenant singulièrement vide, l'obscurité s'y roulait en volutes plus épaisses. Or, tout en haut du tableau clignotait un mince filet d'argent. La caravane, une caravane ! Ah ! je n'ai jamais su ce qu'elle portait. De la neige, de la neige, de quoi rafraîchir l'aridité des sables qui brûlent entre la racine des cheveux et l'arcade sourcilière. Une compagnie de moissonneurs passa, c'était la sixième fois, et la moisson n'était pas faite.

L'ÉTERNITÉ

1

Les ministres entrèrent nu-tête, suivis des magistrats et des généraux. Une loge spéciale fut réservée au corps diplomatique. La garde républicaine, lampions à la baïonnette, donnait à la place un éclairage suffisant. Ventru s'avança dans l'hémicycle :

« Citoyens amis de la justice et de la vérité, je suis Ventru. J'aime la République. Je la défendrai jusqu'à mon dernier souffle. Que Dieu éloigne cet instant. Je consens pour la République au sacrifice de ma vie et à celui de mes enfants. Citoyens, il en va de notre salut à tous, faites périr Tramon-tane. Le voilà le coupable de tous les troubles qui ont désolé notre ville. Je le vois revêtu de la robe éclatante des fous. Eh ! je les connais ces mecs à la mie de pain. Mystificateurs ! Regardez-les venir, réussissant le cul de poule avec leurs lèvres et passant leurs yeux au poisson mort béatifié. Ces conteurs de balivernes, vous devez les craindre, car ils sont des impuissants, des inutiles et des rancuniers. Esto-

macs de gélatine ! Il leur est bien facile de tourner béatement, moulins à paroles ambiguës, à images fallacieuses. Je fus le premier à deviner Tramontane le jour où je l'ai vu qui traversait mes champs, l'air d'une vieille perruche berrichonne, affaire de prendre figure d'apôtre. Il marchait dans les blés comme dans du beurre, comme chez lui, aussi à l'aise qu'un ragoût de mouton. Ce que je lui ai flanqué une bonne râclée. Si j'avais su quel dangereux imbécile c'était, j'en aurais fait du bel hachis, à lui passer l'envie de jamais fornicuer.

Ah ! nous avons bien travaillé. Mégère et moi, élevé notre marmaille. Nous les avons torchés, nos gosses, nourris, battus. Nous ne voulons pas qu'un Tramontane à la cervelle liquide en fasse des pantins à parole, des rêveurs en fer blanc. Si l'État, si le gouvernement ne prend pas ses responsabilités, s'il laisse un instant la farce de music-hall triompher des hommes d'énergie, il me trouvera et bien d'autres qui sauront lui forcer la main, qui organiseront la défense de la République pour le salut du pays, pour le salut de tout ce qui nous tient à cœur. Nos fortunes, le résultat de nos travaux têtus, nous ne les laisserons pas à la merci des forces de dispersion. Je suis la campagne, moi, mais je suis aussi l'industrie. Mes betteraves, je ne les laisse pas inactives. J'en retire le sucre. Pas un grain de gâté dont je ne fasse de l'amidon !

Je sais ce que je représente, de quelle victoire renouvelée sur les éléments je suis le signe, comment,

celui qui sauve ses domestiques de l'Idée — la liberté ou la recherche — qui les rendrait incapables.

N'ayez crainte, nous savons de quoi il retourne. Nous savons que les sirènes ont parcouru la ville. Nous ne croyons pas que ce soit de vaines imaginations. Mais elles étaient très bien là où elles étaient, au fond du fleuve, ces femelles de malheur. Nous savons que nous devons à Tramontane cette folie inconcevable qu'elles ont su propager. Tout notre travail à nous de tous les instants, le formidable effort que nous faisons peser sur notre esprit pour qu'il soit asservi au labeur utile de nos mains, il a suffi que Tramontane divague un instant pour que tant d'énergie fût perdue. Les digues, les canalisations, les écluses que nous avons édifiées pour retenir les sirènes prisonnières, une imprudence les a ruinées. Il a suffi du charme de Tramontane pour délivrer les sirènes. Un seul appel à la liberté, un appel à la révolte ! Eh bien, messieurs, vous dirai-je ce qui vous étonnera peut-être ! Tramontane ne croit pas aux sirènes. Ce qui a fait la terreur de toute une population, Tramontane l'a pris pour le jouet de ses rêves. Tour à tour il suscite les sirènes et tour à tour il les dédaigne, croit-il, ce petit crevé vaniteux. Dans l'antiquité, Messieurs — après la victoire de Samothrace, je pense — un roi que les Grecs sceptiques traitaient de barbare, fit fouetter la mer de cent coups de verges pour la punir d'avoir englouti ses vaisseaux. Il savait quelles dangereuses créatures habitent les mers et comment ses soldats,

confiants en leur nombre, éblouis par une victoire présumée facile, avaient abandonné toute contrainte pour prêter l'oreille au chant du large, au chant du départ que les vagues l'une après l'autre répétaient. Comme nous Xerxès croyait au sol, il croyait à la nature, il croyait à ses forces inconnues dont il se méfiait. Tramontane croit à son orgueil. Tramontane croit à ses idées. Tramontane est un danger pour les citoyens honnêtes, pour ceux qui mesurent exactement le travail à remplir, à la force de leurs mains, à l'application de leur esprit. Les citoyens honnêtes sont les citoyens responsables. Tramontane est irresponsable. Partout propagés, l'inquiétude, le trouble, l'énervement, la lassitude, la paresse, les Chimères auxquelles déjà dans l'antiquité les véritables héros ont toujours cru et qu'ils ont toujours voulu vaincre, de tout cela Tramontane est quitte, retranché derrière l'idée. Citoyens, faites périr vos rêveurs, renversez les statues dites des penseurs, celles qu'ont élevées à leurs grands hommes les peuples à la bonne foi surprise. Finissez-en avec Tramontane. Voici son bilan : révolutionnaire et imposteur, diffamateur de sa patrie, corrupteur de la jeunesse, par loufoquerie meurtrier et incendiaire, destructeur du travail et de nos Arcs-de-Triomphe. Châtiez-le rudement de la peine du fouet. Élevez un bûcher, brûlez-le. Pensez à vos enfants. C'est un exemple. Je ne vous demande pas pour moi de statue. Décorez-moi pour qu'on puisse distinguer entre celui qui veille et celui qui désor-

ganise. Citoyens, je vous le dis : Caveant consules.
Timeo Danaos et dona ferentes. »

2

Le discours de Ventrù s'acheva dans les applaudissements. « C'est un grand tragédien, s'écrièrent les parlementaires debout. Vive la patrie ! » Ils parlaient tous à la fois : « Sauvons le zloty ! Il nous faut une politique du seigle ! Inaugurons la politique du lait ! » Cependant on réclama les interprètes : ils défilèrent longuement à la tribune, parlèrent la voix du peuple, le langage du Droit et la parole de Dieu. Ils dénoncèrent la mauvaise foi de leurs collègues. Les diplomates manifestaient sans aucune dignité. « Compromis ! répétaient-ils, compromis ! Il s'agit de l'honneur britannique ! Vive la Belgique martyre ! » L'envoyé de l'Uruguay fut intraitable : « Seule, dit-il, la mentalité hispano-américaine peut sauver le monde et seul l'Uruguay possède la mentalité hispano-américaine. » On oubliait Ventrù. Le Lieutenant de la garde harangua ses soldats : « Arrachez les boutons de votre tunique, leur dit-il. Offrez-les comme hommages à la Nation au grand patriote ». Le banc des ministres s'agitait. « Démission, démission ! » criait-on. Mais le président du Conseil n'eut pas lieu de calmer les esprits, car soudain tout ce monde se mit à chanceler, à s'étreindre, à frémir, tandis que sur la ville

les bandes d'oiseaux migrateurs soufflaient un vent qui abattait les cheminées, enlevait les toitures et consternait les certitudes.

3

La place était une énorme roue joyeuse qui tournait à perdre haleine. Un instant les corps glissaient sur un plancher verni puis étaient projetés sous les roues des autos, dans le fleuve, sur les toits, aux plates-formes des tours. Les vêtements s'abattaient de toutes parts, encore gonflés de la forme des corps. Le fleuve débordait de vestons et de chapeaux mous. Des soutanes restèrent accrochées aux arbres des jardins publics. Des habits d'académiciens tombèrent en pleine fête populaire. Un embarras de voitures disparut sous les robes. Trempées d'une sueur de mort des chemises séchaient aux fils télégraphiques. Quant aux corps des bourgeois, honteux de leur nudité, ils avaient commencé par gonfler comme les morceaux de pain abandonnés dans les urinoirs. La décomposition fut instantanée. La putréfaction eut bientôt fait de corrompre les eaux et d'alimenter les épidémies. Pour comble de malheur, les arches des ponts s'étaient bouchées. Les digues crevèrent et les cadavres défilaient à travers la ville dans un ordre hiérarchique à rebours, le chef de l'État en tête, les gendarmes à cheval pour fermer le cortège.

La place était depuis longtemps déserte qu'elle tournait toujours. Au centre, un seul homme. C'était Ventru. Il avait descellé les pavés, creusé la terre et fait son trou. Il entendit Tramontane lui dire : « Va, je te laisse, travaille de tes mains, recommence ton ouvrage, repeuple la ville. Si Crapaude a péri, il en est d'autres. Quant à moi je n'ai pas voulu du martyre. Je ne veux pas que demain tu m'adores. Je ne veux pas de ton culte. Je n'en serai pas prisonnier. Je suis libre. Mais demain tes fils à qui tu enseigneras tes dogmes, tu ne les reconnaîtras pas. Je souffle où je veux. Que tu fermes ta porte ou bouches tes fenêtres, à la moindre idée, à la moindre image, tes fils seront ma proie, ta ville bouleversée. Aujourd'hui je disparaîs de ma propre volonté, car demain je reparaitrai sous une forme que tu ne reconnaîtras pas, que tu méconnaîtras ».

Ventru n'écoutait pas. Il creusait le sol.

Ah, que voulez-vous que je vous dise ! Que signifie cette histoire de Tramontane ? Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander. Il s'agit bien de cela ! Courant les cent pas sur cette boule de terre, cette boule de verre pulvérisable à merci, tourne avec moi tout un ciel d'étoiles. Ah ! belle nature, charmante nature, sites, golfes, collines accueillant l'étranger. Il s'est couché dans les feuilles, il s'est coulé au fond des rivières, qui n'aurait pas cru

à son aisance ? Cette lourde pierre que vous portez entre la gorge et l'estomac est légère à tous les autres. Être souriant, hôte inattendu, hôte insoupçonné, menteur, être à carapace.

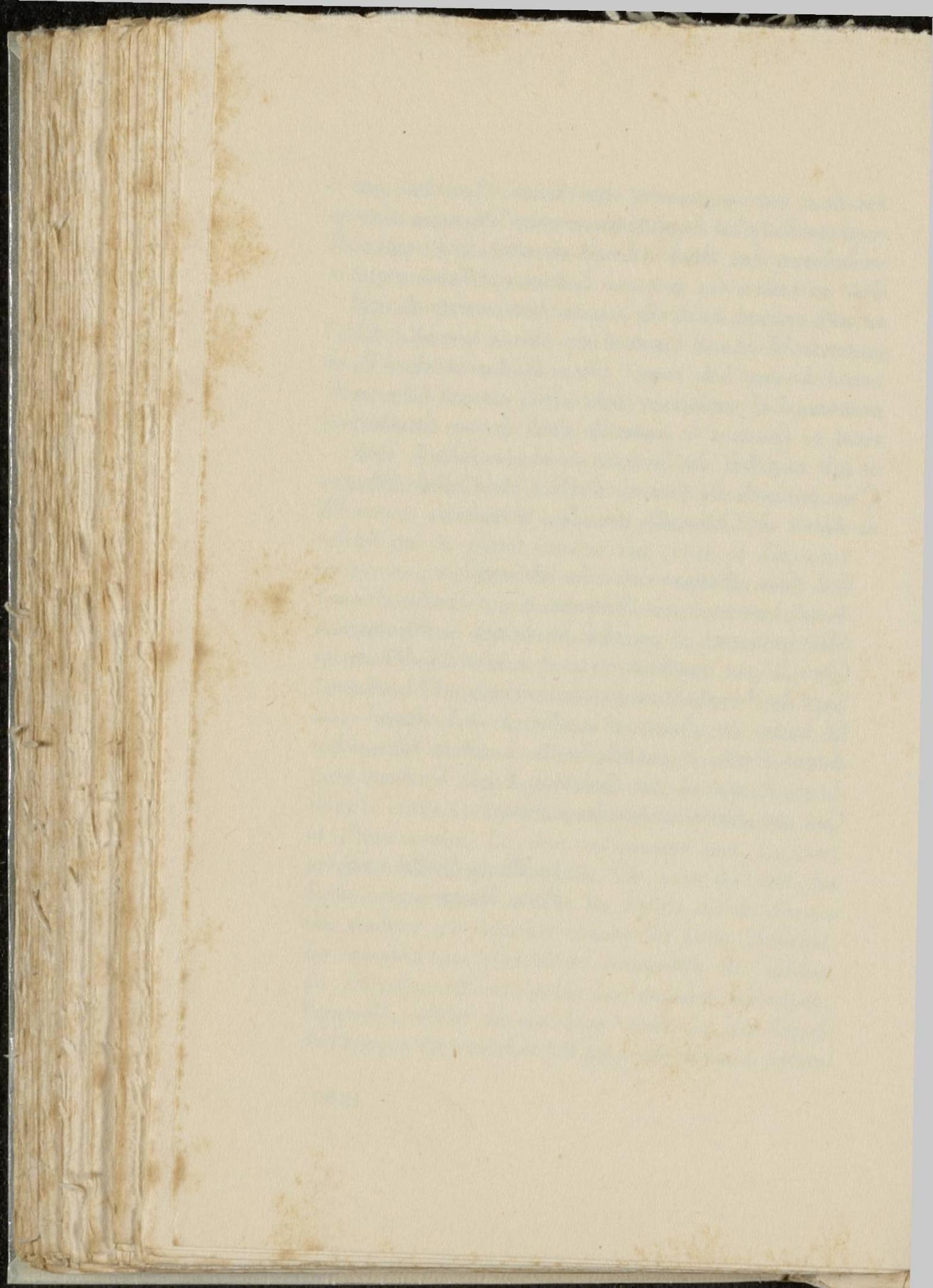
Non, vraiment, je n'ai pas d'avis à donner dans l'affaire. Je n'ai pas de conclusion à tirer de l'histoire de Tramontane. Dans les caves les prisonniers chantent à tue-tête, cependant que dans la lucarne les palmiers ont de longs frissons.

Mais quelle est donc cette plaine balayée des vents et de la pluie ? Quel est ce groupe inhumain d'hommes courbés et redressés, flagellés des jeunes arbres qui se plient comme des joncs et dénouent un anneau soudain. Le vent fait rage. Le vent fait tempête. Les ports s'ouvrent. Ce à quoi vous n'avez pas fait place dans votre maison s'y meut terriblement. Vos potiches et vos porcelaines ne font pas long feu. Vos fenêtres craquent. Il faut bien que vous voyiez dans la plaine les voyageurs buter au milieu des cailloux. L'un porte le globe terrestre posé sur ses épaules, l'homme à la tête scalpée, dont le crâne est ouvert, géographie de sang, de feu, et d'eau amère. Le vent ne cessera pas. Le vent soufflera pendant l'éternité. Ce sont les cris des femmes enceintes, ce sont les doigts tachés d'encre des écoliers qui éclatent comme les baies blanches. Le constructeur d'escaliers couronnés du sphinx, de coupoles où renfermer les oiseaux mélodieux, l'aveugle, retient de ses deux mains sa tête lourde de l'espace. Le manchot fait peur aux oiseaux, agitant

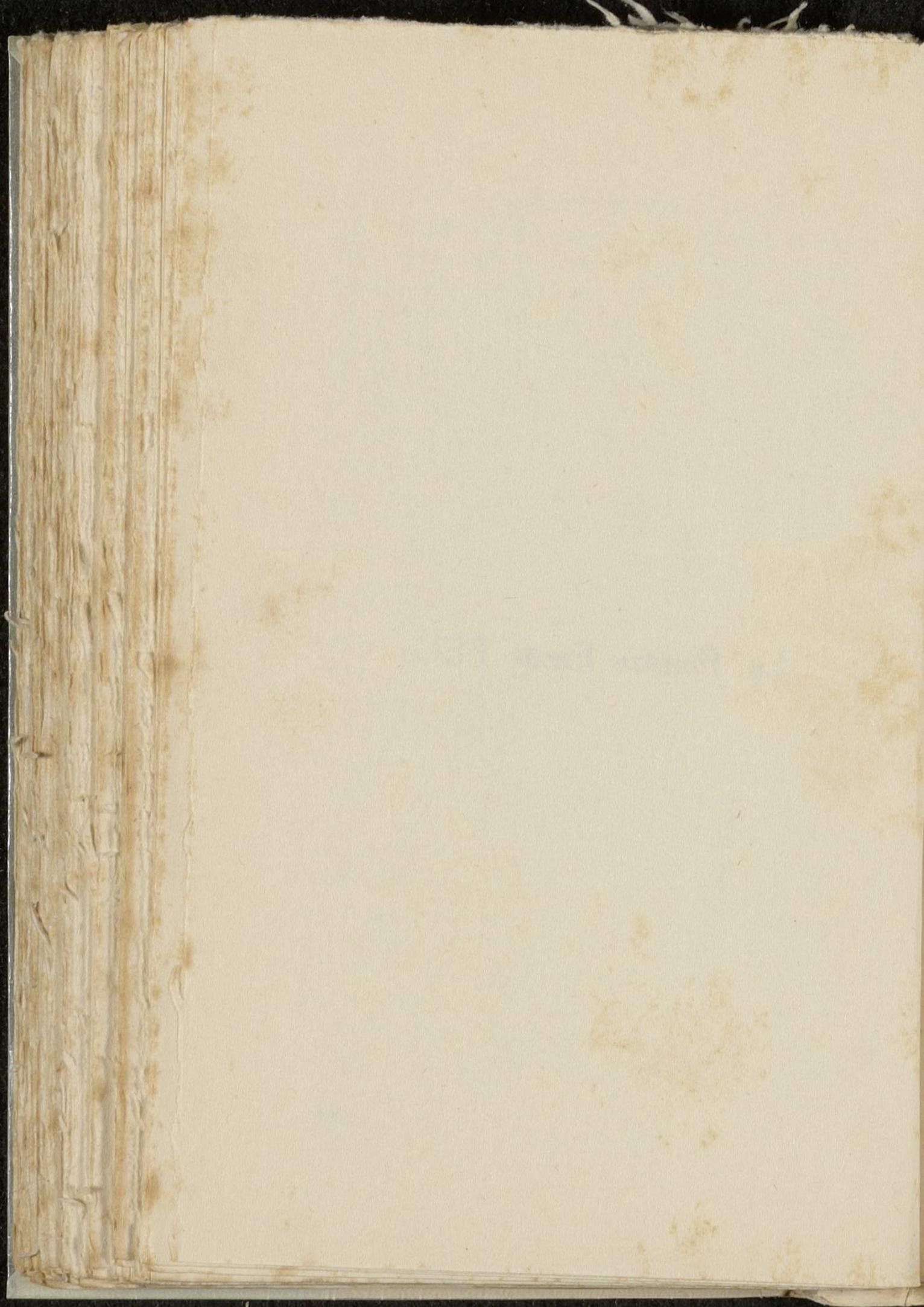
des bras qui ne peuvent rien saisir. C'est lui qui combine les plus beaux mouvements, l'homme sans maladresse. Les dents éclatent dans toute la splendeur au milieu des gencives déchirées. L'homme qui ne rit pas avec ses lèvres montre le trou noir de son gosier et il chante comme un pinson aveugle. Le vent ! le vent ! le vent ! Dans le dos et dans la poitrine. Les voyageurs vont droit devant eux, et voici se donnant la main les deux qui se détestent et qui sont liés. Le vent et un chant dans le vent. C'est la ronde de Gimmi, d'Alain, de Crabé, d'Ika, de Nène, de Giuarcino, grandeur d'homme :

Gai, Gai, marions-nous, les enfants !
A qui Louise, à qui Suzanne, à qui Fanfan ?
Mais pour moi, je prendrai le chemin de Mycènes
C'est là que voudrait vivre et mourir Madeleine.
Tant de chemins, tant de cœurs et un seul Mycènes
Et toutes les chansons conduisent à la lune.
A qui Yvette, à qui Marbrette, à qui la Duse,
A qui Louise, à qui Suzanne, à qui Fanfan ?
Gai, gai, marions-nous les enfants !

Le Zoute, juillet 1925.
Paris, février 1926.



Le Peintre Emile FEU



LE PEINTRE EMILE FEU

Le peintre Emile Feu n'avait pas toujours peint des dindons sur les consoles. Cette idée lui était venue un jour qu'il vit un dindon se poser sur une borne dans la basse-cour de sa cousine Mytha. Elle était pauvre et fit jadis un sot mariage dans la bonneterie. Le mari fut enterré. Le peintre, dès lors, mais sans cependant l'avouer, se rendait chaque année à Meudon, au jour consacré, voir sa cousine Mytha dont il appréciait beaucoup une sorte de gaufre qu'elle lui faisait. Au moment de la quitter, il lui remettait un dessin en couleurs. Avant l'époque du dindon, un « motif » vu de sa fenêtre : l'église Saint-Etienne-du-Mont ou les charrettes de marchandes des quatre-saisons. Depuis le dindon : une poule sur un poêle, un colibri sur une tablette de lavabo ou des asticots dans un verre.

La cousine Mytha n'aimait pas beaucoup ces visites ni ces dessins, mais elle était bonne et ne le disait pas.

La première fois qu'Emile Feu peignit un dindon sur une console, il vint me chercher. Je montai ses

cinq étages sous le regard rogue d'une concierge dont il ne rémunérât pas les services.

Je n'ai jamais vu apparaître le peintre Emile Feu en chemise de nuit, un bougeoir à la main, mais une certaine odeur de relents d'alcôve, celle d'une vie avaricieuse ne le quitte jamais.

— Un instant, me dit-il, que j'enlève le voile. Regardez, c'est une très belle console Louis XIII en bois doré que j'ai eue à bon compte chez un antiquaire de la rue du Cherche-Midi. Ce dindon m'a été donné par une bonne femme que j'aide un peu, au moins dans sa misère morale, et qui veut me faire plaisir. J'ai moi-même tendu sur un fil ces papiers multicolores que j'ai découpés en formes appropriées. Ne trouvez-vous pas que cela fait très désespoir, ce dindon, cette console, ces papiers ?

— Mais ce dindon, demandai-je, qui vous a servi de modèle, est-il empaillé ?

— Non, il est embaumé. Asphyxié et embaumé. C'est un de mes oncles marins qui a rapporté ce secret de Chine. C'est très curieux, je vous montrerai. Glissez une poudre dans de l'eau bouillante, laissez un linge s'imbiber de la vapeur d'eau. Ce masque, appliquez-le sur le nez de la bête, l'assujettissant avec un ou deux rubans ou de la ficelle. Après un quart d'heure, enlevez le masque. La bête est morte, presque sans une plainte, paraît-il, sans souffrance et pas du tout abimée, au contraire la face reposée. L'odeur n'est pas désagréable mais il faut avoir soin de laisser la fenêtre ouverte, car soi-même on ressentirait de l'étourdissement.

Quant à l'embaumement, c'est un peu plus compliqué et il faut se servir de longues aiguilles introduites sous la peau. Un jour, si vous voulez bien, je procéderai avec vous et vous verrez tout cela.

Mais comment trouvez-vous ma peinture ? Donnez-moi un titre. Peut-être quelque chose de très simple : « Dindon » ? « Le Dindon » ? « La Console » ? « Dindon et Console » ? Que pensez-vous de « Chute de l'été » ? ou de « Heureux Robinson » ? Ne vous semble-t-il pas que mon tableau donne cette impression de chute ? C'est la fin de tout. Ces petits papiers font penser aux ombres des gendarmes et inspecteurs dans les couloirs d'un train, le soir d'une catastrophe ou d'une déclaration de guerre. Mais cependant ne peut-on pas croire que le jour reviendra des vacances sur une plage de l'Océan ? Faut-il souligner cette promesse de bonheur ? Le dindon est dans une île de méditation et de sérénité attendant l'événement, la main qui le feront débarquer de sa console. Mais peut-être le meilleur titre serait encore : « Dindon, console et petits-papiers » ou plus simplement « peinture » ou « toile » ou bien encore « N° 37 ». C'est peut-être mon trente-septième tableau... »

A cet instant, on entendit une voix très fraîche dans la pièce voisine qui chantonnait :

Dis donc, maman, les éléphants qui vont sur l'eau...

C'est pour mieux t'embrasser mon chéri.

Dis donc, maman, les éléphants qui vont sur l'eau...

C'est pour mieux faire pipi, mon chéri.

— Oh, dit le peintre Emile Feu en rougissant. Ne faites pas attention. C'est Robert qui répète un de mes refrains. Ce sont de petites chansons que j'ai faites comme ça dans le temps. Ou plutôt, non, ce ne sont ni des refrains ni des chansons. J'appelle cela des éphémérides. Je voulais en faire pour tous les jours de l'année. Un peu pour amuser Robert. Mais il ne devait pas dire cela ainsi quand il y a du monde ».

Et ouvrant la porte : « Voyons, Robert, c'est insensé, voulez-vous vous taire ! » — Je n'ai malheureusement fait que le mois de janvier et de février. Une pensée un peu rimée, un peu rythmée avec un tour un peu gai, un peu triste, me rappelle des événements de ma vie ou me fait ressouvenir d'humeurs passées. A vrai dire, quelques-uns de ces « moti » — car n'est-ce pas cela ? — sont bien tristes ». Et il prenait un regard navré. « Comme celui-ci sur la mort d'un cousin :

*Il aime, docteur, les frites
L'enfant dont le poumon s'effritte...*

Et celui-ci sur la mort d'un de mes amis qu'on a retrouvé dans la Seine. Je crois que c'est une mort d'amour :

*Un homme qui n'avait jamais navigué
Ohé ! Ohé !
Se jeta à la mer
Les poissons et les poissonnets
Le suivirent et le mangèrent.*

J'ai même fait un refrain révolutionnaire. Oh !
je ne suis pas révolutionnaire, mais il y avait grève,
m'avait dit Myrrha, la petite laitière qui m'apporte
mon lait. C'est une enfant bien douce.

*Les cheminots
S'acheminent
Vers la ville
Les cheminées fument
Les bourgeois fulminent
Où donc, où donc du fulmi-coton
Ils vont filer un mauvais coton.*

Est-ce curieux, le matin même, j'avais composé
une anecdote — mais dont je n'apprécie pas du tout
l'esprit :

*La maman travaille
Pour faire de ses petits
Deux petits bourgeois
Ils vont éclore, les petits bourgeons
Les sales petits bourgeois. »*

J'étais heureux de la diversion qu'avait provoquée
Robert et qui me permettait de ne pas me pronon-
cer sur le choix d'un titre pour le tableau au dindon.

Il n'y avait pas deux ans, soudainement, Robert
paraissait dans la vie d'Emile Feu. Alors que rien
dans ses habitudes de parcimonie ne pouvait faire
prévoir une telle générosité, le peintre avait adopté
un orphelin. — « C'est le fils de mon frère, avait-il

dit. Mon frère, comme vous savez, a consacré sa vie aux papillons d'Afrique. Passé la quarantaine, il avait su intéresser un grand marchand de curiosités naturelles qui l'avait chargé de l'approvisionner en espèces rares de papillons d'Afrique. Il partit et on n'eut plus de ses nouvelles jusqu'au jour où l'on apprit sa mort. Des nègres l'avaient tué. Barbarie inexplicable ». (J'ai su qu'il faisait courir des heures et des heures dans la brousse et le soleil des nègres avec des filets à papillons et qu'il les battait si la chasse était insuffisante. Et elle l'était toujours, car sa fièvre de papillons à épingler augmentait de jour en jour, tant que finalement les nègres le massacrèrent). « Dans ses voyages en Afrique, avait continué Emile Feu, mon frère avait épousé au Soudan une Egyptienne, une authentique descendante des Ptolémée et dont la mère était une grande dame anglaise. Il y a trois ans — Robert avait alors quatre ans — la femme de mon frère vint en Europe avec son fils. Mais elle ne tint pas assez compte d'un climat plus froid qui la tua. Je m'occupai de Robert que je confiai aux soins d'une nourrice normande. Aujourd'hui, j'ai décidé qu'il vivrait avec moi ».

Ce qui avait trait à Robert dans le récit d'Emile Feu me semblait inventé de toutes pièces — il ne savait pas mentir — et l'Egyptienne, grande dame, apparaissait sans doute pour expliquer que Robert fut légèrement de couleur, d'un type un peu exotique, en quelque sorte pour excuser Robert sur ce cha-

pitre-là. Mais quel besoin d'excuse ? Robert était son fils. Passées des années, comme Emile Feu suivait une route que des nomades avaient fréquentée, il ramassa dans la poussière une poupée javanaise. Son sourire, son habillement, les mouvements qu'on pouvait lui faire exécuter, tout l'enchantait dans ce qui devint une idole pour qui inventer un cérémonial. Il ne la sortait le soir de sa cachette que s'il était seul, après s'être lavé les mains et habillé d'une blouse blanche. Il imprimait à la poupée les mêmes mouvements, toujours dans le même ordre. D'abord devant la glace. Ensuite devant le mur où se détachaient les ombres chinoises. Il plongeait la chambre dans l'obscurité et à tâtons remettait la poupée dans l'armoire.

A quelque temps de là, Emile Feu fut bouleversé. Dans un cirque de campagne, il avait vu danser sa poupée javanaise. Devant des centaines de gens grossiers. Revenu chez lui, il se précipita vers l'armoire. La poupée était toujours enveloppée dans l'étoffe de percale. Il retourna le lendemain au cirque, revit la danseuse. C'était sa poupée. Jusqu'aux traits mêmes. De village en village, on vit le peintre Emile Feu suivre un cirque ambulante, prenant, le jour, des vues de la tente au milieu des blés ou sous les arbres, le soir, au premier rang, guettant l'entrée et la sortie de la danseuse. Il rentrait à l'auberge retirer de la valise la poupée. Il introduisit quelques changements dans le rite. Car il y avait un mouvement que faisait la danseuse et que ne faisait pas la poupée.

Emile Feu épousa la danseuse. Il tint le mariage secret. Était-ce en quelque sorte rituel ? Ou voulait-il ménager des susceptibilités sociales de famille ou les siennes ? La naissance de Robert fut aussi tenue secrète. Que devint la danseuse ?

Le familier qui seul voyait alors le couple et qui me fit ce récit fut soudainement tenu éloigné, n'aperçut plus jamais la danseuse, n'entendit jamais le peintre en parler jusqu'au jour où il l'interrogea. Il lui fut répondu qu'elle était morte, que c'était le chagrin de sa vie et la raison pour laquelle il avait si peu cherché à le voir dernièrement.

*Danse, danse, flamme légère
O ma petite bergère*

chantonnait Robert, tandis qu'Emile Feu pâlisait. Et méditant sur sa vie et les particularités que je commençais à connaître, je pensai que décidément le peintre était étrange.

*Avant qu'il fit
Hara-kiri
Creva le japonais
Au teint d'ortie
Sans qu'il fit
Hara-kiri,*

me récitait-il, comme il me reconduisait jusqu'à sa porte.

Avait-il songé à mourir ? Était-il tombé dans une

mélancolie profonde, les dindons et les consoles le signe d'une résignation désabusée ?

Et comme je franchissais la porte :

— Oh ! dit-il, je veux encore vous montrer ce carton. C'est un projet de tableau. Une grenouille dans un plat à barbe. N'y a-t-il rien de plus insolite ?

— Oui, lui dis-je.

Je le regardai, il me semblait le voir pour la première fois.

Des mois passèrent. Un jour, je rencontrai l'ami d'Emile Feu dont j'ai parlé plus haut et que le peintre avait maintenant complètement cessé de voir. Je lui demandai à brûle-pourpoint, sans que j'eusse prémédité ma question :

— Qu'est devenue la femme d'Emile Feu ?

— Mais, dit-il, j'imagine, elle est toujours dans son armoire.

— Comment dites-vous, m'écriai-je ?

Rodrigue — l'ami d'Emile Feu — me parut surpris de ma stupéfaction.

— J'ai toujours connu, reprit-il, cette poupée javanaise dans son armoire.

— Je ne vous parle pas d'une poupée, je vous parle de la femme d'Emile Feu !

— Voyons, vous le savez, elle est morte.

Ce dialogue m'étonna : je me découvrais une préoccupation que je ne me soupçonnais pas et Rodrigue m'avait semblé avoir voulu détruire l'effet d'une singulière réponse comme fait l'homme qui

découvre que son compagnon n'est pas instruit ou n'est pas le complice qu'il croyait. Je ne pus m'empêcher de me livrer à une sorte d'enquête. Rodrigue que j'interrogeai de nouveau sur la morte et l'emplacement de sa tombe, me répondit avec humeur :

— Mais, cher ami, quel est l'intérêt que vous lui portez ? Emile Feu m'a dit à l'époque que les cendres lui avaient été réclamées par le frère de la morte. Ce frère, paraît-il, avait du mérite : bateleur, poète naïf et charmant. Si vous voulez en savoir davantage, interrogez Emile Feu.

— Je ne puis pas, lui dis-je, trahir vos confidences.

— C'est bien ce que je pense. Mais, que diable, pourquoi tant vous intéresser à cette morte ?

— Je ne sais pas, dis-je, me sentant un peu ridicule. La naissance de Robert...

— Eh ! le peintre Emile Feu a toujours été assez bourgeois. Il n'est pas homme à avouer une danseuse comme mère de son fils. Voilà tout !

Rodrigue me semblait avoir raison. Je compris que la découverte du caractère étrange d'Emile Feu m'avait fait rêver au mystère. A quelque temps de là, je rencontrai le peintre. Il me pria de venir voir ses derniers tableaux. Il travaillait lentement et avec minutie. C'est à peine s'il avait achevé son tableau à la grenouille. Il me montra ses projets de peinture : toujours de curieuses bêtes dans de singulières positions et mêlées à des pelotes de ficelle, des morceaux de papier, des fils de fer, des cailloux et de la

rhubarbe. La grenouille qui avait servi de modèle était posée sur une assiette, embaumée. A défaut de tableaux, depuis le dindon, l'appartement était plein de nouvelles bêtes asphyxiées et embaumées. C'est à peine si on pouvait se mouvoir. On craignait même de heurter de la tête celles qui pendaient du plafond. Inutile de songer à s'asseoir.

— Vous asphyxiez et embaumez beaucoup, lui dis-je.

— Oh, répondit-il en rougissant, il me faut tout cela pour les tableaux.

Je retournai encore chez Emile Feu.

Je n'y voyais plus jamais Robert. L'appartement m'attirait mais je m'y sentais chaque fois plus nerveux. Les bêtes augmentaient.

— Voyons, lui dis-je, est-ce raisonnable de vivre avec toutes ces bêtes, et quelle odeur !

— On ne sait jamais, répondit-il, embarrassé, celles qui peuvent vous servir, celles dont on aura besoin.

— Mais où les préparez-vous, vos bêtes ?

— Voici mon laboratoire.

Il me conduisit dans une salle qu'occupait une longue table en laqué blanc chargée d'ustensiles et de flacons, d'aiguilles et de ciseaux, rangés en ordre et reluisants de propreté. Une immense armoire, elle aussi en laqué blanc, arrêtait davantage la vue. Elle couvrait tout un mur et vraisemblablement se divisait en deux compartiments, l'un commandé par une porte, l'autre par deux.

— Quelle armoire ! dis-je. Où avez-vous pu la trouver ?

— Il a fallu la fabriquer sur place. Elle est pleine de curiosités.

Il m'ouvrit une des portes. J'aperçus les rayons où s'étaient des rats, des papillons, des œufs, du liège, des clous, des bouchons de carafe, des merles. Dans le bas s'entassait de la rhubarbe.

— Vous devez bien souvent renouveler votre provision de rhubarbe, lui dis-je.

— Très souvent. Mais ce n'est pas de la rhubarbe. Je ne connais qu'un jardinier à Paris qui puisse me procurer cette plante. C'est mon oncle marin qui me l'a indiquée. Elle m'est très utile.

— Et qu'avez-vous dans les autres compartiments de l'armoire ?

— Du linge, dit-il laconiquement. Comme je le regardais surpris :

— Oui, fit-il, pour la table, le bain, le lit, la cuisine et les embaumements. Respirez cette tige de ce que vous appelez de la rhubarbe. Quel parfum curieux, n'est-ce pas ? Un peu étourdissant.

L'odeur était enivrante et me piquait les yeux. Je repoussai prudemment la plante et surveillai attentivement le peintre. La fenêtre était ouverte. Dans la bouilloire électrique l'eau sifflait. Il avait réduit en poudre sous le pilon ce que j'avais pris pour des tiges de rhubarbe.

— J'ai un poulet, dit-il, dans ma chambre à coucher. Nous allons l'asphyxier et nous l'embaume-

rons. Cela vous intéressera. J'ai le tour de main et vous verrez comme je vide la bête. Asseyez-vous dans ce fauteuil, je vais vous préparer une potion avec ces fleurs séchées que vous n'avez pas remarquées, c'est un breuvage excellent qu'aimait beaucoup Robert.

— A propos, dis-je qu'en avez-vous fait ?

— Il est allé voir sa nourrice normande. Mais le climat lui convient si peu. Je crois que je le confierai à mon oncle marin et que je le ferai élever en Afrique, là où il a encore du bien de son père. Voici une tasse. Sentez-moi cela. Vous verrez quel exotisme !

Je n'eus garde de toucher des lèvres le breuvage et j'en vidai le contenu à portée de ma main. Je fis semblant de m'assoupir. Je pensais bien que la liqueur m'avait été versée avec l'espoir de provoquer le sommeil, du moins, l'engourdissement.

Je vis le peintre approcher un linge de l'eau.

— N'est-ce pas, dit-il, que ma boisson est douce et sent la guimauve ? Un instant, je reviens et rapporte le poulet.

Il fit mine de sortir, mais, venant derrière moi, avec plus de dextérité que je ne lui en soupçonnais, il abattait déjà sur mon visage son linge que je saisis et jetai par la fenêtre.

— Oh ! dit le peintre Emile Feu en tombant à genoux, haletant, les yeux perdus. Qu'avez-vous fait ? Vous êtes comme Rodrigue. Vous auriez été si heureux. C'était le bonheur pour vous.

Il pleurait.

Je ne soufflai mot et détachai de sa chaîne de montre une petite clef qui avait déjà attiré mon attention. J'ouvris la double porte. Quatre corps humains se levaient immobiles dont les os saillaient sous les traits glacés et dont la ligne des vêtements tombait impeccable. Dans l'armoire se trouvaient non seulement les corps de Robert et de la danseuse, mais aussi ceux de Mytha, la cousine, et de Myrrha, la laitière !

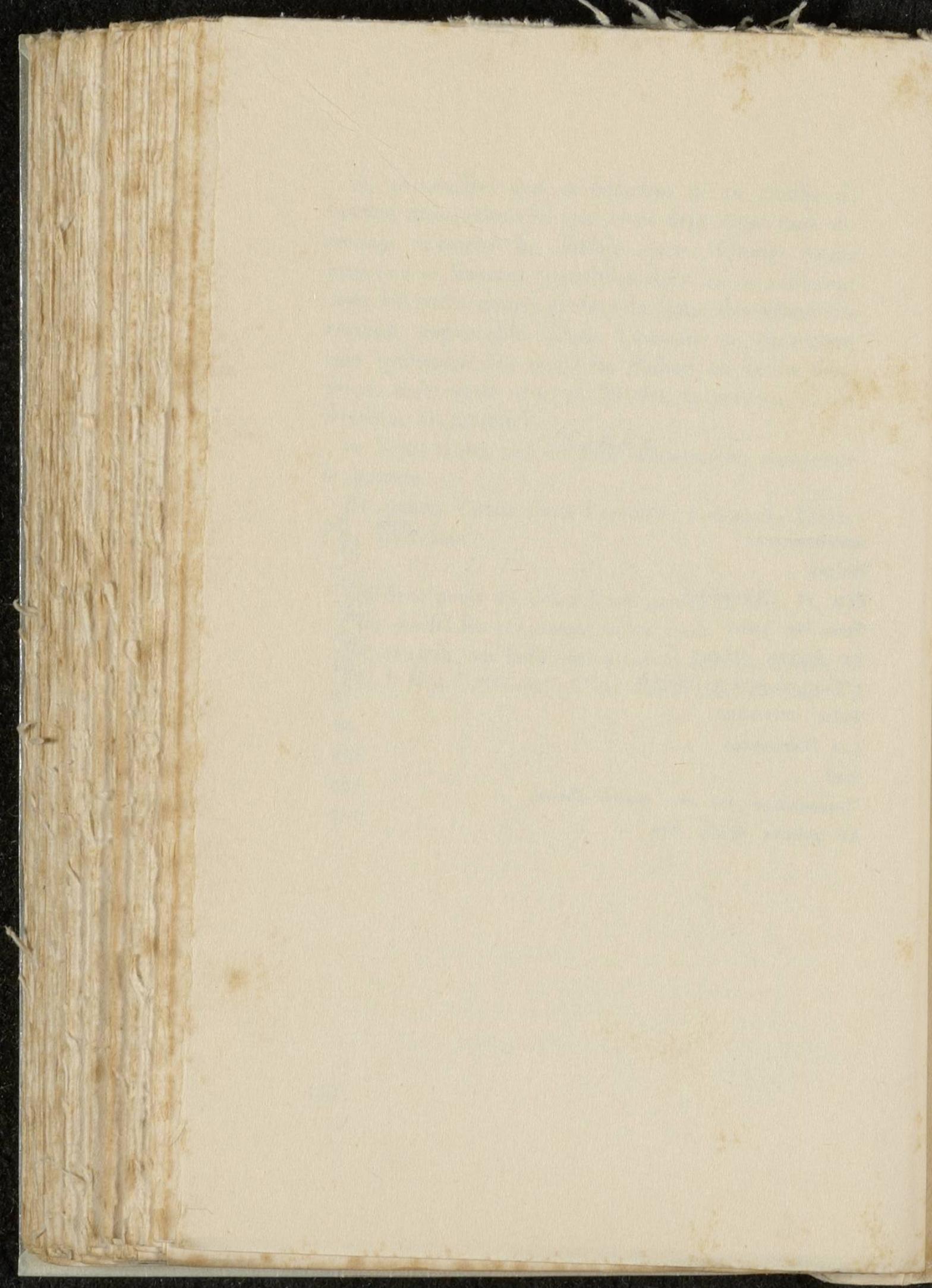
— Vous n'êtes pas du tout raisonnable, sanglotait le peintre.

Et comme j'étais dans l'escalier, j'entendis Emile Feu murmurer :

*L'enfant avait du cœur à en perdre la tête
Elle perdit les six doigts de la main
Est-ce vous, ma belle, est-ce vous, mon petit nain ?
Hip ! Hip ! Hourra ! C'est votre jour de fête.*

TABLE

Avertissement	page 9
Neiges	13
Dits et Chansons	21
Feux de Lune	31
Le Genre épique	47
L'Exaltation d'un Monde	65
Fuite enfantine	79
Les Naissances	89
Exil	101
Tramontane sur son grand cheval	117
Le peintre Emile Feu	157



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE VAN DOORSLAER,
53, RUE SEUTIN A BRUXELLES, LE
10 JUIN 1941



MA



EDITIONS
DE LA
MAISON DU POETE

Directeur : Pierre-Louis FLOUQUET
Rue des Deux Eglises, 21, Bruxelles

CAHIERS DU JOURNAL DES POETES

Francis Jammes : <i>Au bon Samaritain</i>	10 fr.
Charles Plisnier : <i>Sacre</i>	15 fr.
Stéphanie Chandler : <i>Rabindranath Tagore</i> . .	15 fr.
V. Garcia Calderon : <i>Explication de Montherlant</i>	15 fr.
Federico Garcia Lorca : <i>Yerma</i>	10 fr.
Robert Goffin : <i>Rimbaud Vivant</i> (Prix de la Critique 1937)	20 fr.
Jeanine Moulin : <i>Les Chimères de Gérard de Nerval</i> (Prix des Essais 1937)	15 fr.
Mariano Brull : <i>Poèmes</i> . (Préf. de Paul Valéry).	15 fr.
Marcel Thiry : <i>Poèmes choisis</i>	15 fr.
Léopold Levaux : <i>Les Masques de Baudelaire</i> .	10 fr.

CAHIERS DES POETES CATHOLIQUES

G. K. Chesterton : <i>Poèmes choisis</i>	10 fr.
Gertrude von Le Fort : <i>Hymnes à l'Eglise</i> . (Préf. de Paul Claudel)	10 fr.
Patrice de la Tour du Pin : <i>Le Don de la Passion</i> .	10 fr.
Marie Noël : <i>Poèmes choisis</i> . (Préf. de Th. Braun)	10 fr.
Don Miguel de Unamuno : <i>Le Christ de Velas- quez</i>	10 fr.
Francis Thompson : <i>Le Lévrier du Ciel</i> . . .	10 fr.
Thomas Braun : <i>Le Livre des Bénédictiones</i> . . .	10 fr.
Rainer-Maria Rilke : <i>La Vie Monastique</i> . - <i>Le Livre de la Pauvreté et de la Mort</i>	10 fr.

Administration : A. C. Sauvenier

Téléph. : 11.08.52 — Compte Chèq. Postaux : 3840.57

Dépositaire Général :

Librairie « La Licorne »

Rue de la Madeleine, 23, Bruxelles

Imprimé en Belgique